

le phare

journal n° 7

centre culturel suisse • paris



JANVIER - AVRIL 2011

EXPOSITIONS • ECHOES / UNISSON / ÉVÉNEMENTS • CARTE BLANCHE À SAÂDANE AFIF / JEAN-LUC GODARD, FRANÇOIS BON
DANSE • PASCAL RAMBERT, TAMARA BACCI / MUSIQUE • RHYS CHATHAM / SPLITT / CHRISTIAN PAHUD / PORTRAIT • DANIEL FONTANA
INSERT D'ARTISTE • FREISTILMUSEUM / ACTUALITÉ CULTURELLE • PHILIPPE DECRAUZAT / FRIEDRICH DÜRRENMATT, JEAN-YVES RUF



● ... DANSE / Julia Cima, *Danse Hors-Cadre*. Les 29 et 30 septembre 2010.

© Eduardo Serafim



● ... DANSE / Compagnie Lorenzo/Savary, *Victorine*. Les 30 septembre et 1^{er} octobre 2010.

© Cie Lorenzo/Savary



© Gerda Steiner & Jörg Lenzlinger

● ... EXPOSITION / Gerda Steiner & Jörg Lenzlinger. *Comment rester fertile?* Du 18 septembre au 12 décembre 2010.



© Delphine Boeschlin

● ... NUIT BLANCHE / ARCHITECTURE / group8, *Au-dessous du volcan*. Le samedi 2 octobre 2010.



© Eduardo Serafim

● ... CONCERT / OY en solo. Le 17 novembre 2010.



© Eduardo Serafim

● ... CONSTELLATION YOUNG GODS / CONCERT / Koch-Schütz-Studer & The Young Gods, *More to come (for additionnal confusion)*. Le 12 décembre 2010.



© Eduardo Serafim

● ... CONSTELLATION YOUNG GODS DANSE / Cie Gilles Jobin, *A+B=X*. Les 10 et 11 décembre 2010.



© Eduardo Serafim

● ... PERFORMANCE / Yan Duyvendak & Nicole Borgeat, *S.O.S. (Save Our Souls)*. Les 13, 14 et 15 octobre 2010.



© Centre culturel suisse

● ... CONCERT / EXTRAMUROS / Elina Duni à l'Espace Traversière. Le 25 octobre 2010.

Sommaire

1 / EN UNE

**Francis Baudevin
sans titre, 2009**

2 / ÇA S'EST PASSÉ AU CCS

3 / ÉDITO

See, sound and... !

4 / ● EXPOSITION

« Des échos qui résonnent »

Interview de Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser pour l'exposition *Echoes*

9 / ● EXPOSITION

« Le moment où je décide de devenir artiste »

Interview de Francis Baudevin pour l'exposition *Unisson*

11 / ● TABLE RONDE / ARCHITECTURE

Architecture et musique

Avec l'agence d'architecture Meili, Peter Architectes (Zurich) et l'acousticien Jean-Paul Lamoureux

12 / ● MUSIQUE

Les aventures transalpines de GOL au pays de Bruhin

GOL et Anton Bruhin

13 / ● MUSIQUE

Si on chantait ?

Rainer Lericolais, Vale Poher, That Summer
Carte blanche à Saâdane Afif

15 / ● MUSIQUE

Un renouveau permanent

Rhys Chatham

16 / ● MUSIQUE

Comme les tangos de Stalingrad

SPLITt

17 / ● MUSIQUE

La « machine d'amour » de Christian Pahud

Christian Pahud

18 / ● DANSE

Les plaisirs solitaires d'une danseuse intense

Pascal Rambert, Tamara Bacci

19 / ● INSERT

Freistilmuseum

23 / ● CINÉMA / CONFÉRENCE

Godard for the devil

Jean-Luc Godard, François Bon

24 / ● FILMS ET VIDÉOS

Yes/No, YELLO

Dieter Meier, YELLO

25 / ● EXTRAMUROS / MUSIQUE

Dépasser les conventions

Matt Stokes

26 / ● PORTRAIT

« Et mon père a joué du Johnny Cash »

Entretien avec Daniel Fontana

33 / ● LONGUE VUE

L'actualité culturelle suisse en France

Expos / Scènes / Musique

36 / ● MADE IN CH

L'actualité éditoriale suisse

Littérature / Arts / Musique / Cinéma

39 / INFOS PRATIQUES

Couverture : Francis Baudevin, sans titre, 2009.
Courtesy Art: Concept, Paris



Édito

See, sound and... !

« Il n'y a qu'avec la musique que j'ai toujours été en bons termes. »* Cette citation de Paul Klee est emblématique des liens intenses qui existent depuis longtemps entre les arts visuels et la musique, et qui sont d'autant plus étroits aujourd'hui. Les révéler est l'enjeu central de cette programmation pluridisciplinaire qui, pour la première fois depuis notre arrivée au Centre culturel suisse, converge autour d'un seul et même thème.

Ce projet, nous avons pu le développer grâce au formidable outil que représente le CCS, avec ses salles d'expositions, de spectacles et de cinéma. Et nous espérons que le choix d'une thématique autour de laquelle tournent plusieurs disciplines suscitera chez le public une vraie curiosité transversale.

Notre propre curiosité et nos recherches nous ont fait désirer plusieurs œuvres qui, pour des raisons indépendantes de notre volonté, n'ont malheureusement pas pu être intégrées au projet. Parmi les absents magnifiques, citons Franz Gertsch et son impressionnante série de portraits de Patti Smith, le duo Fischli/Weiss avec leur légendaire *Mick Jagger and Brian Jones Going Home Satisfied after Composing «I can't get know Satisfaction»*, ou encore Robert Frank et son film mythique *Cocksucker Blues*, que les Stones peinent à laisser voir. Ces œuvres, même absentes, ont eu une résonnance indirecte pendant toute la préparation d'*Echoes*. Elles hanteront les salles d'exposition autour des pièces exceptionnelles que nous avons pu rassembler, signées d'Alighiero Boetti, Christian Marclay, John Armleder, et de tant d'autres.

Présence et absence, visibilité et discrétion sont des notions qui se retrouvent dans l'insert que nous avons confié au Freistilmuseum. Une pochette de disque montre sur son recto un groupe de rock, et au verso la photographie cousine des *roadies*, les techniciens sans qui aucun concert n'aurait lieu. Mais, si on ne connaît pas le groupe, comment distinguer qui est qui? Mettre au même niveau de visibilité célébrités et hommes de l'ombre, est un des postulats de base du Freistilmuseum.

Beaucoup plus récente est la photographie de l'artiste suisse Frédéric Post, qui accompagne cet édit. Elle donne à voir un aspect de son projet réalisé dans un collège genevois, pour lequel il a composé deux cent soixante-cinq mélodies de sonneries. En se représentant en chef d'orchestre face à des machines, il traverse allégrement les époques et les genres, entre orchestre symphonique et empilement de lecteurs mp3, entre scène et coulisses.

Il a bien fallu, à un moment donné, arrêter nos recherches et nous consacrer au montage de l'exposition. Mais le sujet, foisonnant et tentaculaire, mériterait de multiples développements. Et ses échos sont infinis. — **Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser**

* Paul Klee, *Journal*, 152 (1901), in *Klee et la musique*, éd. Centre Georges Pompidou, 1985, p. 9.



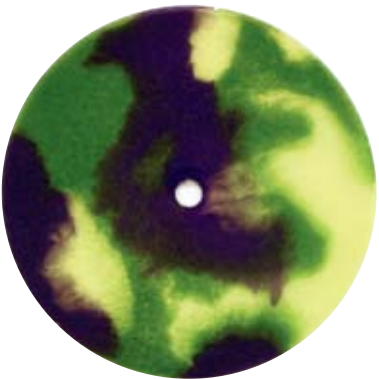
Michael Sailstorfer, *Schlagzeug*, 2003. Collection privée



Pierre Vadi, *Zéropolis*, 2009. 18 disques (diamètre 35 cm).
Courtesy Galerie Triple V, Paris. © André Morin



Valentin Carron, *Square Guitar*, 2001.
Collection Fonds d'art contemporain – État de Genève, Genève



Christian Marclay, *False Advertising* (« Rock »), 1994.
Collection privée



Arnaud Maguet, *In Elvis we trust*, 2008.
Collection privée

● EXPOSITION

28.01 - 10.04.11

Echoes

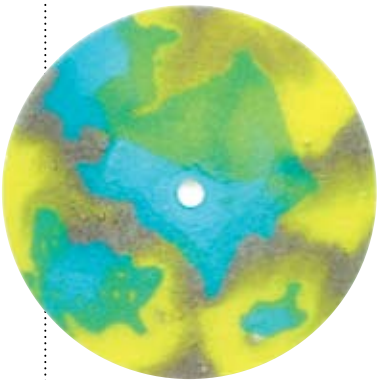


Hannes Schmid, *Kraftwerk*, 1980. Courtesy Edwynn Houk Gallery, New York / Zurich

« Des échos qui résonnent »

Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser, co-directeurs du Centre culturel suisse, sont les deux commissaires de l'exposition *Echoes*. Ensemble ils ont imaginé ce parcours, conçu comme une déambulation dans un univers où musique et image ne font qu'un.

——— **Propos recueillis par Sylvie Tanette**



● **Sylvie Tanette** / *Pourquoi ce titre Echoes ?*
● **Olivier Kaeser** / L'un des enjeux majeurs de l'exposition est de mettre en lumière les échos qui résonnent entre deux disciplines, les arts visuels et la musique. De multiples passerelles existent entre des artistes actifs dans les deux champs, et des plasticiens influencés par la musique, qui s'y réfèrent souvent.

● **ST** / *Pourquoi ce thème, les arts plastiques et la musique, vous a-t-il intéressé ?*
● **Jean-Paul Felley** / La musique est un domaine qui nous intéresse beaucoup et qui a une place importante dans la programmation du Centre culturel suisse. De plus, et depuis longtemps, nombre de plasticiens ont été inspirés par la musique, que ce soit dans l'intégralité de leur travail ou de façon passagère. Il était logique que nous nous intéressions au phénomène.
● **OK** / Cette proximité entre arts plastiques et musique existe de façon très pointue en Suisse romande, plus précisément à Lausanne, avec des artistes qui gravitent autour du centre d'art contemporain Circuit comme Francis Baudevin, plasticien qui enseigne à l'ECAL et grand connaisseur de musique, Christian Pahud, musicien qui a une formation en arts visuels, ou encore la photographe Catherine Ceresole. Il nous a paru intéressant de mettre en relief cette scène très vivante, constituée d'artistes qui s'influencent mutuellement. Nous avons eu envie de relier leur activité à celle d'artistes français comme Saâdane Afif, Hugues Reip, Rainier Lericolais ou Arnaud Maguet.

● **ST** / *Comment est née cette concentration d'artistes sur la Riviera vaudoise ?*

● **OK** / C'est une simple question d'affinités. Prenez le cas des Ceresole. Catherine photographie et Nicolas collectionne les disques. Quand ils sont revenus des États-Unis, ils ont fréquenté magasins de disques et salles de concerts où ils ont rencontré des artistes de la scène lausannoise. Ils se sont découvert des intérêts communs et ont imaginé des collaborations. Autre exemple, Philippe Decrauzat, membre fondateur



Dawn Mellor, *Morrissey*, 2007. Collection privée. © Tindaro Gagliano



Jeremy Deller, *Bless This Acid House*, 2005. Courtesy art: concept, Paris



Echoes

avec :
Abetz & Drescher (D),
Saâdane Afif (FR),
John Armleder (CH),
Thomas Bayrle (D),
Francis Baudevin (CH),
Dominique Blais (FR),
Alighiero Boetti (IT),
Valentin Carron (CH),
Philippe Decrauzat (CH),
Jeremy Deller (GB),
Dewar & Gicquel (FR),
Andreas Dobler (CH),
Isa Genzken (D),
Philippe Gronon (FR),
Vincent Kohler (CH),
Rainier Lericolais (FR),
Constantin Luser (AU),
Jorge Macchi (AR),
Arnaud Maguet (FR),
Christian Marclay (CH/US),
Dawn Mellor (GB),
Dave Muller (US),
Christian Pahud (CH),
Sandrine Pelletier (CH),
Frédéric Post (CH),
Anne-Julie Raccoursier (CH),
Hugues Reip (FR),
Robin Rhode (ZA),
Allen Ruppersberg (US),
Dario Robleto (US),
Michael Sailstorfer (D),
Jim Shaw (US),
Hannes Schmid (CH),
Matt Stokes (GB),
Su-Mei Tse (LUX),
Pierre Vadi (CH),
Jean-Luc Verna (FR)

de Circuit, a été l'étudiant de Francis Baudevin. En fait, quand on cherche un peu, on s'aperçoit qu'il y a tout un réseau d'amitiés entre ces artistes.

- **JPF** / Il faut rappeler qu'à Lausanne, on trouve des salles de concerts de rock très à la pointe, plus qu'à Genève d'ailleurs. Une revue comme *Vibrations*, ainsi que la radio Couleur 3, sont basées à Lausanne. La musique a donc une présence très forte là-bas.

- **ST** / *Peut-on parler d'une « école de Lausanne » ?*
- **OK** / Non. Par contre, deux figures importantes pourraient être considérées comme les « parrains » de ce réseau : Christian Marclay, valaisan d'origine qui a vécu à New York tout en gardant un lien avec la Suisse romande dans ses activités, que ce soit dans ses travaux plastiques, ses performances ou les collaborations qu'il a pu construire avec des musiciens aux quatre coins du monde. Et John Armleder, qui a également beaucoup voyagé entre la Suisse et les Etats-Unis. Parallèlement à sa pratique picturale, qui intègre fréquemment des instruments, il a fondé le label Villa Magica qui atteste de son intérêt pour la musique.
- **JPF** / Nous parlons beaucoup de Romandie mais en Suisse alémanique ces relations entre musique et arts visuels sont aussi très présentes. Nous invitons par exemple le photographe et artiste Hannes Schmid et le peintre Andreas Dobler. N'oublions pas un élément important dans la construction de ces relations, ce sont les pochettes des vinyles, qui ont souvent été réalisées par des artistes.

- **ST** / *Le titre anglais de l'exposition fait référence aux Pink Floyd. Aussi, on imagine qu'il va être question d'un certain type de musique.*
- **OK** / Il s'agit principalement de musique électrifiée, rock ou electro en effet, mais pas seulement. Par exemple, un certain nombre d'œuvres présentées, instruments modifiés ou inventés par les artistes, sont créées à partir d'instruments à vent. Quant à Rhys Chatham, qui donnera un concert au Centre, il vient plutôt de la musique sérielle, minimaliste.
- **JPF** / Cela dit, nous aurions pu faire une expo uniquement avec des guitares, ce qui aurait eu peu d'intérêt. Reste que la guitare est un instrument mythique, souvent détourné par les artistes. Dans l'expo, nous montrons la fameuse photo d'Alighiero Boetti avec un banjo à deux manches, une guitare électrique accompagnée d'une peinture de John Armleder, la guitare acoustique cubiste retravaillée

de Valentin Carron, les photos d'instruments à cordes bidouillés de Jim Shaw, les empreintes de corps de guitares de Vincent Kohler, ou encore la vidéo de concours de *air guitar* d'Anne-Julie Raccoursier où on voit des fans qui miment la gestuelle des *guitar heroes*.

- **ST** / *Votre exposition n'est pas sonore. Pourquoi ?*
- **JPF** / C'est problématique d'exposer des œuvres sonores, certaines en écrasent d'autres par leur puissance. Dans une salle comme la nôtre, cela nous conduirait à une cacophonie totale. D'autre part, la première chose qu'utilise l'artiste c'est le visuel, et ce qui nous intéresse dans ce projet, c'est comment un plasticien crée visuellement des liens avec l'univers de la musique. Cette expo n'est pas une expo sur la musique, mais une expo avec des artistes dont le travail, en partie ou en totalité, est marqué, inspiré par la musique.
- **OK** / Nous nous sommes demandé : que reste-t-il si on fait une expo qui se réfère à la musique en coupant le son ? Nous nous sommes aperçu qu'il reste énormément d'aspects passionnants, notamment tout ce qui entoure l'instrument, comme les *sound systems* ou les disques, qui deviennent des matériaux utilisés par les artistes. Il y a également les portraits de musiciens, plus axés sur les rock stars. Enfin il y a les sigles, les graphismes spécifiquement affiliés à tel ou tel mouvement musical. Pour tout cela, pas besoin de sons. L'impact visuel est tel que l'imaginaire du spectateur fait le reste. Comme avec la baguette en verre de Vincent Kohler, saisie dans son éclatement. On a la sensation de l'entendre se briser.



Alighiero Boetti, *Strumento Musicale*, 1970. Courtesy Archivio Alighiero Boetti. Collection privée



John Armleder, *Zakk Wylde II*, 2008. Courtesy Galerie Andrea Caratsch, Zurich



Vincent Kohler, *Baguette*, 2007. Collection privée



Vincent Kohler, *Telecaster (fragments)*, 2005. Courtesy l'artiste





Dario Robleto, *The Sound Of A Burning Opera House! At War With The Entropy Of Nature*, 2002. Collection privée



Anne-Julie Raccoursier, *Noodling*, 2006. Courtesy l'artiste

- **ST** / *Ce sont des œuvres déjà historiques ou récentes ?*
- **OK** / Leur création s'étale sur une quarantaine d'années, mais nous présentons surtout des œuvres des années 1990 et 2000. Beaucoup n'ont jamais été vues à Paris, certaines sont totalement nouvelles.
- **JPF** / Et c'est une expo internationale, nous ne montrons pas uniquement des artistes suisses. Sur un projet de ce type, nous ne voulions surtout pas nous limiter à un pays, cela n'aurait eu aucun sens.

- **ST** / *Comment avez-vous conçu l'exposition ?*
- **JPF** / Comme toujours, au départ nous choisissons des artistes dont le travail nous intéresse. Ensuite, nous réfléchissons au choix des pièces. Enfin, il y a l'accrochage, auquel on pense dès le début du projet. On imagine où placer les œuvres dans nos espaces et de quelle façon les faire dialoguer.
- **OK** / Nous n'avons pas opté pour un parcours chronologique. L'exposition met au contraire l'accent sur les liens que l'on peut établir entre les œuvres.

- **ST** / *Certaines soirées du programme impliquent des artistes qui participent aussi à l'exposition.*
- **OK** / Nous avons pu nous le permettre parce que nous disposons de l'outil adéquat, notre salle de spectacles. Il y aura des performances, beaucoup de premières, par exemple entre Rhys Chatham et Christian Pahud, entre Gol et Anton Bruhin, ou le programme de films et vidéos de Dieter Meier. Il y aura également une soirée autour des Rolling Stones avec la projection du film *One + One* de Jean-Luc Godard.
- **JPF** / C'est en effet un choix. Tous les événements ont un rapport avec la musique, même la soirée consacrée à l'architecture. Je pense que ce sera une programmation où les publics se mêleront énormément.

- **ST** / *Et vous, qu'est-ce que la préparation de cette expo vous a appris ?*
- **JPF** / Nous avons découvert beaucoup de travaux que nous ne connaissions pas. C'est un champ d'exploration infini !
- **OK** / Oui, c'est un terrain passionnant. On se glisse dans la culture de chaque artiste, aux sources de son œuvre et de sa personnalité. On découvre alors comment il a construit son univers et l'a transposé dans un langage artistique qui lui est propre. Cela permet de mieux comprendre comment une œuvre se constitue.

« Le moment où je décide de devenir artiste »



Sonic Youth, CBGB, New York, 14.09.1983. © Catherine Ceresole

Enseignant à l'École cantonale d'art de Lausanne, le peintre Francis Baudevin dévoile, depuis quelques années, son intérêt pour la musique qui se traduit, entre autres, par une phénoménale collection de disques. Cette thématique imprègne aujourd'hui son travail. Pour le Centre culturel suisse, il a conçu l'exposition *Unisson*, qui rassemble archives personnelles et photographies de Catherine Ceresole.

— **Propos recueillis par Sylvie Tanette**

- **Sylvie Tanette** / *Comment avez-vous pensé cette exposition Unisson ?*
- **Francis Baudevin** / L'un des points de départ est *Plow!*, vinyle qui rassemblait des groupes américains et suisses, paru dans les années 80 chez *Organik*. Il y avait à ce moment-là à Genève des gens proches de cette scène new-yorkaise alternative qui gravitait autour de formations comme Sonic Youth et Swans, que l'on retrouve d'ailleurs sur cette compilation aux côtés d'un des premiers enregistrements solo de Christian Marclay. Voilà pourquoi ce disque me paraissait être une excellente entrée en matière pour articuler l'exposition sous la forme d'un va-et-vient entre New York, où se crée cette musique, et la Suisse qui relaie avec enthousiasme cette scène *downtown*.

- **ST** / *Pouvait-on voir en Suisse ces groupes venus des États-Unis ?*
- **FB** / Oui, mais je n'allais pas encore à tous ces concerts, j'étais juste trop jeune ! Ils étaient programmés dans des endroits comme le Centre d'art contemporain à Genève et la Rote Fabrik à Zurich. Là-bas, j'ai notamment assisté au Minimal Festival en 1985, c'est la forme de musique qui captait le plus mon attention.

La Galerie Éric Franck à Genève a produit des disques de Peter Gordon, dont le groupe Love of Life Orchestra a sorti un album qui s'intitule *Genève*, avec une pochette dessinée par Lawrence Weiner. Le programme du Minimal Festival et le disque de Gordon sont des objets que j'ai eu envie de montrer, parce qu'ils participent de cet échange.

- **ST** / *Pourquoi vous paraît-il important de réactiver cette époque-là ?*
- **FB** / C'est le moment où je décide de devenir artiste. Si je rattache des événements personnels dans la conception de cette exposition – la plupart des objets que je vais présenter sont les miens – c'est parce que se sont des choses qui m'ont permis de m'informer et de situer ma démarche artistique.

- **ST** / *Unisson est le troisième volet d'un travail plus large.*
- **FB** / Oui, une observation des relations entre son et image. Le premier volet, *Audio*, conçu sur l'invitation de Christophe Cherix pour le Cabinet des estampes, à Genève, a permis de poser les bases de cette réflexion. Le deuxième événement était déjà lié à New York, mais il s'agissait d'un New York antérieur, celui de la fin des années 60, début des années 70. Dans l'espace de Circuit, je présentais principalement la collection de Jon Gibson, des affiches pour des concerts de musiques minimales.

- **ST** / *Ici, vous montrez des photos.*
- **FB** / C'est en effet un autre élément très important de l'exposition. J'ai choisi de montrer le travail d'une photographe suisse, Catherine Ceresole, qui a vraiment intégré cette scène, dès le début des années 80.



Programme du Minimal Festival, Zurich, 1985

• **ST** / *Comment l'avez-vous connue ?*

• **FB** / Quand j'ai rencontré Catherine et Nicolas Ceresole, j'étais étudiant aux Beaux-Arts et fidèle auditeur de l'émission *Démarge* sur la Radio suisse romande, qui invitait régulièrement Nicolas. Il diffusait des morceaux en avant-première, des choses que j'avais de la peine à trouver. Un jour, j'étais dans un tout petit magasin de disques rue de l'École-de-Médecine à Genève, ils étaient là et j'ai tout de suite reconnu la voix de Nicolas. Je me suis spontanément adressé à lui en disant : « *Mais, vous êtes la voix de la radio !* » On a rapidement sympathisé. Ils avaient vécu à New York et étaient sur le point d'y retourner. De là-bas, ils m'ont envoyé toutes sortes de fanzines, de programmes de concerts.

• **ST** / *C'est une rencontre importante ?*

• **FB** / Décisive, même ! À l'époque, je bougeais pas mal, à Berne et à Zurich, pour voir des groupes, écouter de la musique improvisée. Eux, à New York, sans quitter leur quartier pouvaient assister à tous ces concerts quasiment chaque jour de la semaine. Imaginez : un soir Live Skull, le lendemain John Zorn... Évidemment, ça m'excitait beaucoup d'entendre les récits qu'ils m'en faisaient et de voir les photos de concerts qu'ils ramenaient.

• **ST** / *Les photos de Catherine Ceresole n'ont jamais été montrées en France ?*

• **FB** / Pas à ma connaissance, mais elles ont parfois été publiées dans des revues ou des livres. Il faut dire qu'elles n'étaient pas, au départ, faites pour être exposées. Elles étaient destinées aux musiciens. Ce sont des photos de concerts, au traitement assez brut, sans flash. Elles captent un moment, sans toutefois chercher à l'esthétiser. Finalement, ces photos soulignent l'aspect *noise* de ces musiques, et c'est dans ce registre, entre autres par leur grain, qu'elles pourraient être proches de la distorsion des guitares électriques et de l'énergie requise pour les triturer.

• **ST** / *Comment se présente l'exposition ?*

• **FB** / Aux murs, il y a les photos de Catherine Ceresole, alors que documents et objets sont dans des vitrines.

Il s'agit de disques ou de programmes, mais aussi d'exemplaires de *Killer*, un fanzine qui n'a pas encore été réédité et dans lequel Thurston Moore avait collaboré avec Catherine et Nicolas. C'est un objet très recherché, pourtant seulement fait de photocopies agrafées ensemble.

• **ST** / *Ces objets appartiennent en partie à vos archives personnelles. À partir de quel moment avez-vous eu conscience de construire une collection ?*

• **FB** / C'est peut-être quand j'étais aux Beaux-Arts que j'ai pris peu à peu conscience de la valeur de l'archive, notamment grâce à un professeur, Catherine Quéloz.

• **ST** / *Vous continuez à enrichir ces archives ?*

• **FB** / Absolument, en particulier au travers d'une collection de disques qui représente aujourd'hui des murs entiers de mon appartement. Grâce à Internet, je parviens à me procurer des choses relativement anciennes, délaissant un peu la production actuelle.

• **ST** / *Quel rapport entre cette activité-là et votre pratique artistique ?*

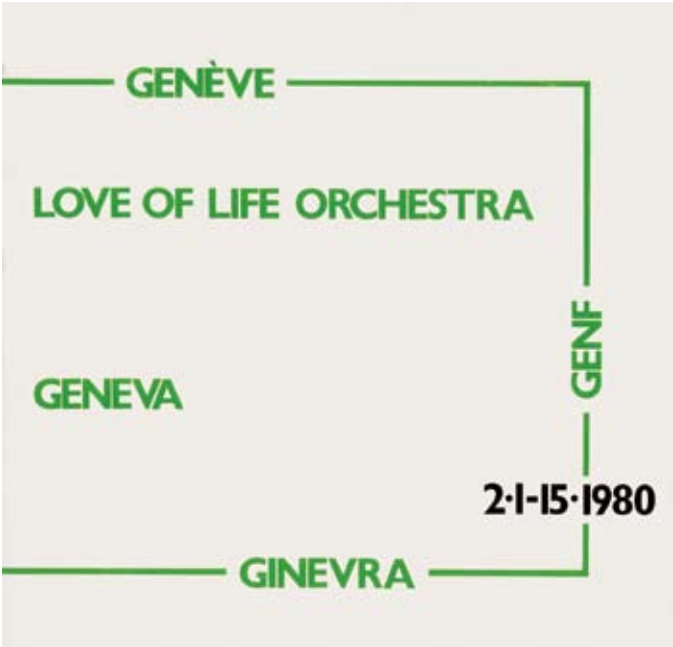
• **FB** / Peut-être qu'elle l'enrichit, mais au fond je n'en sais rien. En fait, ce qui me semble important c'est de ne pas trop m'investir dans l'argumentation de mon travail. La musique est un autre champ, et que cette activité d'amateur soit parallèle à ma pratique de peintre me paraît être un avantage. Tout cela n'a pas été prémédité, il se trouve juste que depuis plus d'une vingtaine d'années je mène ces deux activités de concert, et le moment où je les ai convoquées ensemble est finalement arrivé très tard. J'ai été encouragé à dévoiler cet intérêt pour la musique, puis j'ai importé plus directement cette thématique dans ma pratique picturale.

• **ST** / *Et ça change quoi ?*

• **FB** / Cela me permet d'être un peu plus loquace.

• **ST** / *Avec cette exposition, n'êtes-vous pas dans la nostalgie ?*

• **FB** / Inévitablement, il y a un regard en arrière, lié au plaisir que j'ai éprouvé lorsque j'ai découvert ces musiques. Je n'ai peut-être plus la même stimulation à découvrir de nouvelles choses maintenant. Mais sans doute suis-je plutôt dans quelque chose qui est du domaine de la transmission. Après tout, ces documents sont toujours porteurs d'idées réjouissantes pour aujourd'hui. ■■



Pochette dessinée par Lawrence Weiner



Projet Klanghaus Toggenburg de Meili, Peter Architectes. © Heinrich Helfenstein

Architecture et musique

Entre archaïsme et high-tech, boîte à chaussure et vignoble.

— Par **Matthieu Jaccard**

● ARCHITECTURE

VENDREDI 11.02.11 / 20 H
L'architecture pour la musique

Table ronde avec des agences d'architectes dont Meili, Peter Architectes (Zurich) et l'acousticien Jean-Paul Lamoureux

Soirée organisée et animée par Matthieu Jaccard, architecte et historien de l'art.

■ Architecture et musique sont complices de longue date. D'après la mythologie grecque, les pierres des murailles de Thèbes se seraient mises en place d'elles-mêmes, au son de la lyre d'Amphion. Pythagore, Vitruve et Alberti ont insisté sur les analogies entre les deux disciplines. Schelling et Goethe ont défini l'architecture comme de la musique pétrifiée. Erwin Panofsky a mis en relation style gothique et polyphonie, Rudolf Wittkower les règles de composition architecturale et musicale de la Renaissance.

Certains chefs-d'œuvre du xx^e siècle sont nés de la rencontre entre architecture et musique. C'est le cas du pavillon Philips de l'Exposition universelle de Bruxelles, en 1958, œuvre de Le Corbusier, Edgar Varese et Iannis Xenakis, de la Philharmonie de Berlin (1963), invention par Hans Scharoun et l'acousticien Lothar Cremer de la salle en vignoble, alternative au type « boîte à chaussure » utilisé jusqu'alors, de l'Opéra de Sydney (1973), pour lequel l'ingénieur Ove Arup développe les techniques nécessaires à la réalisation des formes imaginées par Jørn Utzon.

Si les années 1990 ont été marquées par la réalisation de musées ambitieux, comme le Guggenheim de Bilbao (1997), c'est aujourd'hui dans le domaine musical que se multiplient les projets d'envergure. Jean Nouvel à Lucerne (Centre de Culture et de Congrès, 2000) et Copenhague (Concert Hall, 2009), Renzo Piano à Rome (Auditorium Parco della Musica, 2002), Frank Gehry à Los Angeles (Walt Disney Concert Hall, 2003), Christian de Portzamparc à Luxembourg (Philharmonie, 2005), Rem Koolhaas à Porto (Casa da Música, 2005), Zaha

Hadid à Guangzhou (Opéra, 2010) : la fine fleur de la scène architecturale contemporaine est mobilisée. Et parmi les chantiers les plus observés figurent la Cité de la musique que Christian de Portzamparc termine à Rio, les Philharmonies de Hambourg et de Paris, projets monumentaux menés respectivement par Herzog & de Meuron et Jean Nouvel.

Le défi représenté par la complexité et la taille de ces projets a propulsé les acousticiens sur le devant de la scène. Les spécialistes plus pointus sont aujourd'hui extraordinairement demandés. Fort de ses collaborations avec Christian de Portzamparc, Dominique Perrault ou les architectes autrichiens de Coop Himmelb(l)au, Jean-Paul Lamoureux fait partie de ceux-ci.

Parallèlement aux structures gigantesques qui se développent dans les grandes villes, des réalisations de taille plus modeste, économes en moyens, apportent d'autres impulsions au débat. La présence au Centre culturel suisse de Marcel Meili, un des architectes suisses les plus importants du moment, professeur à l'École polytechnique fédérale de Zurich, fait écho à cet aspect de l'actualité de la relation entre architecture et musique. Récemment, l'agence Marcel Meili, Markus Peter a remporté le concours international pour la Klanghaus Toggenburg, projet destiné à valoriser le patrimoine musical de la région saint-galloise. Implantée dans un paysage idyllique, la forme qu'ils ont conçue permet de doter, tant les espaces qu'elle abrite que les scènes extérieures qui l'entourent, des meilleures conditions acoustiques. L'architecture devient réellement musique pétrifiée. ■■

— www.meilipeter.ch —

— www.lamoureux-acoustics.com —

Les aventures transalpines de GOL au pays de Bruhin



GOL Museum, *Le silence des agneaux*, Espace de l'Art Concret, Mouans-Sartoux, 2007. © GOL

Rencontre imaginaire et au sommet entre le maître de la guimbarde et un combo parisien à l'humour poétique. — Par Marie Bonnet

● MUSIQUE

MERCREDI 23.02.11 / 20 H
GOL • Anton Bruhin

Cette collaboration exceptionnelle de GOL et Anton Bruhin est une proposition de Circuit (Lausanne)

■ Arrivée au village de Bruhin. C'est la dernière étape de la tournée suisse. GOL est accompagné par une petite suite de ses amis. La première chose que l'on note est que tous les commerces des alentours portent le nom du musicien. Cela réjouit les membres du combo GOL qui en profitent pour faire une belle entrée en matière et imaginer des liens de parentés hypothétiques à Anton Bruhin. Pendant les premières heures, on sent que l'adaptation au reste de la bande est difficile, bien qu'enthousiaste. Il plane un doute sur l'humour qui meut les agissements de la bande. Ravi est le plus accroc aux blagues. C'est souvent par lui que l'on peut saisir la source d'une conversation entière. Après une visite de la maison de Bruhin, que l'on compare au GOL Museum, parce qu'à chaque étage une surprise sonore naît d'un assemblage d'objets hétéroclites, on s'installe dans l'atelier.

Anton Bruhin joue de la guimbarde. C'est la première rencontre. La pièce, qui donne directement sur la campagne suisse, nous mène à l'évocation de la manière de faire de GOL, et à leur méthode de travail, à la maison du Morvan qui accueille dans les anciens greniers un Golfarm Studio, centre névralgique de la CAF (Collectif des Arts Fermiers).

Anton Bruhin dessine en transparence, pendant que le reste de la troupe s'organise. Les pages se remplissent l'une par l'autre. Il s'agit d'une trame décidée que l'on vient nourrir par une sorte d'improvisation du regard par la main. On sort l'instrumentarium : instruments faits maison et instruments acoustiques. Aux guimbar-des de Bruhin s'ajoutent gender, flutes, nagara, guembri électrique, vocodex, message box, wav.gen., janotron, ocarina, feedbox, ratter, guitare et basse électriques,

melodica. La table s'organise autour de la guimbarde à eau, inventée par Bruhin, qui, en raison de son mécanisme, peut plus difficilement être déplacée. Après quelques heures, les instruments trouvent leurs places en fonction des rapports électifs et antinomiques. Le gender est trop près de l'ampli de l'un pour être lui-même amplifié. Le guembri fait des interférences. Jean-Marcel reste concentré. Samon s'agite autour du Janotron, instrument multiple analogique créé par Jean-Marcel, tout en participant activement à la bonne relation avec son hôte. Frédéric joue de la flûte. On s'organise.

Anton Bruhin colle, l'une sur l'autre, deux feuilles de papier. On parle des rapports particuliers que la Suisse entretient avec l'art brut, de la méthode psychiatrique. Et la journée se finit ainsi. ■

Marie Bonnet est critique d'art et commissaire d'expositions indépendante, membre du collectif France Fiction.

GOL

■ GOL est un groupe créé en 1988 par Jean-Marcel Busson, Frédéric Rebotier, Samon Takahashi et Ravi Shardja. Après une période de dix ans de pause, ils ont repris activement leur collaboration en 2002. Depuis, ils ont publié neuf disques dont quatre en collaboration (Charlemagne Palestine, Charles Hayward, Iancu Dumitrescu et Brunhild Ferrari). Sans prendre le pas sur le reste de la production du groupe, ces rencontres nourrissent et révèlent leur univers de références. Ici, avec Anton Bruhin, poésie sonore, musique brute et folklore alpin forment un terrain commun fertile. ■

ANTON BRUHIN

■ Artiste et musicien, maître de la guimbarde, Anton Bruhin est l'auteur d'une œuvre sonore expérimentale débutée dans les années 1960. Parmi elle, le magistral *Rotomotor*, litanie de 26 minutes née de l'énumération monotone et continue d'une suite de mots dérivés par homophonie. ■



Anton Bruhin. DR



That Summer. © Sophie Cavallé

Si on chantait ?

Saâdane Afif commande à des auteurs des chansons, conçues comme des prolongements de ses œuvres. Démonstration avec Rainier Lericolais, Vale Poher et That Summer. — Par Jill Gasparina

● MUSIQUE

VENDREDI 25.02.11 / 20 H
Rainier Lericolais • Vale Poher • That Summer

Saâdane Afif et Rainier Lericolais participent à l'exposition *Echoes*.

■ En 2004, le travail de Saâdane Afif a semblé connaître une seconde naissance. Non que sa production artistique, entamée à la fin des années 1990, soit alors épuisée jusqu'au point de sa disparition, mais il développe à partir de cette date (et particulièrement avec *Melancholic Beat* à Essen) un principe de travail auquel il donnera par la suite un rôle central. Ce principe est connu, il a été largement commenté : Saâdane Afif met ses œuvres en chansons. Soyons encore plus précis sur le protocole employé : l'artiste commande à des auteurs des textes de chansons, qui sont pensés comme les prolongements de ses œuvres. Il formule pour cela à l'attention de chaque auteur des instructions précises. Le lien entre le texte et l'œuvre est d'ailleurs explicite (ils portent le même titre). Une fois le texte écrit, il peut être affiché sur les murs de l'exposition (à la manière de certaines œuvres conceptuelles comme les inscriptions murales de Lawrence Weiner), il peut être publié dans un catalogue, mis en musique (par l'auteur du texte lui-même ou quelqu'un d'autre), et donner lieu à la production d'un CD, ou encore servir de bande-son pour une exposition. Il peut aussi se prêter à une lecture ou une performance, comme ce fut le cas pour l'ouverture de l'exposition *Anthologie de l'humour noir* en septembre dernier au Centre Pompidou, pour laquelle l'artiste avait convié deux acteurs à interpréter les quinze textes affichés sur les murs. Afif a donc engagé une série jusqu'ici ininterrompue de collaborations : le nom propre (celui de ses collaborateurs) est devenu l'un des motifs centraux de son travail.

Par delà l'inscription dans l'histoire déjà longue des liens entre les arts visuels et la musique (un art fondamentalement collaboratif), pourquoi invite-t-il si régulièrement la musique dans ses expositions ? Rattachant cette méthode aux multiples vanités réalisées par Afif, Michel Gauthier propose une explication séduisante,

« *une pop song contre le culte pop de la réification* »¹. Pour l'auteur, la méthode de remédiation et dérivation inaugurée en 2004, et qui prend la chanson pour forme privilégiée, vient conjurer la mélancolie. Elle est un antidote joyeux et festif à la peur de la mort, celle de l'œuvre réifiée, comme celle du Musée : les remédiations brouillent l'ontologie des œuvres, qui ne se laissent jamais figer dans une forme unique.

Mais les musiques produites à l'occasion de ces collaborations sont-elles vraiment des chansons pop ? Si le rock nerveux de Vale Poher, la musique de That Summer ou les collages fragiles de Rainier Lericolais peuvent être qualifiés de pop, ce n'est pas tant parce qu'ils produisent des tubes accessibles, *easy*, ou pleins de références à l'histoire des musiques populaires, qu'en regard des technologies utilisées pour les produire, à savoir tout l'attirail de la musique amplifiée, et de la composition électronique. Leur musique est à tout prendre plus proche de la musique concrète, de l'électronique expérimentale, ou du rock indé que d'une pop lisse et massive. Le terme pop renvoie d'ailleurs aujourd'hui à des significations si divergentes qu'il nécessiterait à lui seul une encyclopédie en plusieurs volumes. Est-ce le pop de populaire ? De populiste ? Ce terme désigne-t-il un style identifiable ? Une stratégie esthétique ? Une catégorie ontologique ? Historique ?

Nombreux sont les artistes qui ont rendu hommage dans leur travail à l'histoire de la musique populaire et à ses figures les plus auratiques (Hempel/Ian Curtis, Peter Blake/les Beatles, Warhol/Elvis, Parrino/Johnny Cash). Mais la méthode d'Afif ne relève ni d'une allégeance fascinée à l'univers de la musique pop, ni d'une envie de toucher un public large en pastichant les productions des industries de la culture. Multiplier les versions d'une œuvre, opérer des transpositions de médiums, remplacer par des chansons ou des poèmes les cartels et tous les propos didactiques qui peuplent les murs du musée, faire des expositions en forme de *best of*, inviter une collectivité à participer, ou enfin proposer des interprétations qui ne soient pas d'austères textes de critique (catégorie dont ce texte fera malheureusement partie),



Rainier Lericolais, Courtesy Sordide Sentimental. © Vivien Turnel

mais des objets ou des *pop songs*, toutes ces manœuvres témoignent d'un désir partagé avec d'autres artistes de son temps d'élargir les possibilités de l'exposition et de l'interprétation (pour *Echoes*, par exemple, l'affiche réalisée par l'artiste pour l'exposition amène à regarder le concert comme une œuvre à part entière). Cette critique du Musée a d'ailleurs connu son apogée dans la sombre et malicieuse *Anthologie de l'humour noir*. La sculpture installée au centre de l'Espace 315 était en effet une version miniaturisée et grotesque de l'architecture du Centre Pompidou. Mieux, il s'agissait d'un cercueil qui venait allégoriser de manière grinçante la mort de l'effet Beaubourg. Il ne manquait qu'un requiem.

Prenons donc ce protocole à rebours, pour considérer que l'entreprise de l'artiste consiste à intégrer avec succès le *remake*, le nom propre et la chanson pop à la liste redoutablement figée des motifs qui peuplent les vanités (bulles, crânes, volutes de fumée, polyèdres...). Le *remake* et le nom propre sont des vanités parce qu'ils renvoient à une absence : écouter une nouvelle version d'un standard, c'est toujours faire surgir mentalement la version première et absente, afficher ou dire le nom d'une personne, c'est rendre visible, ou audible, sa disparition à venir. Quant à la *pop song*, elle est cet objet transitoire, adoré un jour, voué le lendemain à l'oubli et aux injustices de l'histoire. 1977, année d'ouverture du Centre Pompidou, est l'année du *Rockollection* de Voulzy, de *Petite Marie* de Cabrel, et de *Ça plane pour moi*, mais c'est aussi l'année où *Célimène* de David Martial fait un hit. Qui s'en souvient ? La chanson est éphémère, elle suit la logique de la mode, et elle passe comme passent les époques. C'est un support parfait pour la mélancolie d'Afif. Rappelant le bruit d'une bulle de *chewing-gum* qui explose (pop !)², elle est une vanité, un motif lyrique *bubblegum*. ■

- Michel Gauthier, *Saturne et les remakes*, M19, 2010, p. 101
- Voir les définitions du pop par Dick Hebdige, in « Fabulous confusion! Pop before pop? » in Chris Jenks, *Visual Culture*, p. 96 et suivantes.

Jill Gasparina vit et travaille entre Paris et Lyon. Critique d'art et commissaire d'exposition, elle enseigne à l'Enba de Lyon et co-dirige le centre d'art La Salle de bains.

THAT SUMMER

■ That Summer est fondé à la fin des années 1990 par David Sanson. En marge de sa discographie, le groupe collabore régulièrement avec des plasticiens. En 2006, Afifle sollicite pour écrire des textes de chansons à partir des installations et sculptures présentées dans l'exposition *Pièces réduites* à Monaco. Ces textes sont exposés en regard des œuvres. Dans un second temps, That Summer compose la musique et les morceaux paraissent sous la forme d'un mini-CD, *Nine Shrunkn Pieces*, chez Optical Sound (label crée par Pierre Belouïn, spécialisé dans les projets qui croisent musique et arts visuels). Pour ce projet, That Summer n'est pas dans sa formation habituelle mais en trio (David Sanson, Nikolu Jorio, Emmanuel Lagarrigue, lui-même plasticien). Après un concert au centre d'art Turner Contemporary à Margate (Angleterre), That Summer et Afif poursuivent leur collaboration avec l'exposition *La Répétition* présentée à la galerie Maze, à Turin, de novembre 2006 à janvier 2007 : le 11 novembre, soir du vernissage, le trio répète trois heures durant les morceaux de *Nine Shrunkn Pieces*, dans une pièce fermée par des vitres, et sous les yeux des visiteurs. L'enregistrement de la répétition fournit alors la bande-son de l'exposition. ■

VALE POHER

■ Vale Poher est chanteuse et guitariste. Son second album, *Tauten*, sorti en 2010, est porté par un souffle rock nerveux, et une obstination qui rappelle les meilleurs moments de PJ Harvey. C'est David Sanson qui la met en contact avec Saâdane Afif. A sa demande, elle met en musique trois pièces de son installation *Blue time vs Suspense* et elle écrit l'un des textes (*Blue time vs Suspense*, Galerie Xavier Hufkens, 2007). Les musiques sortent sur CD chez Optical Sound en édition limitée en janvier 2007, avec les textes de Lili Reynaud Dewar, Maxime Matray et Vale Poher. ■

RAINIER LERICOLAIS

■ Rainier Lericolais travaille au croisement de la musique et des arts visuels. Il expérimente librement à partir de matériaux prélevés dans ces deux champs pour produire des œuvres souvent lo-fi. Sa rencontre avec Saâdane Afif remonte à leurs études à l'École des Beaux-Arts de Bourges. Leur collaboration débute en 2005 pour *Down at the rock'n'roll Club* à Moscou, repris dans l'exposition en forme de best of *Lyrics* (Palais de Tokyo). Pour ce projet, Rainier Lericolais invite Marceline Delbecq et met en musique les paroles du critique et curator Tom Morton. Les chansons sont éditées dans le quadruple CD *Lyrics*, chez Semishigure (Berlin). ■



Vale Poher. DR

Un renouveau permanent



Rhys Chatham mêle deux traditions, savante et rock. © Estelle Hanania

Compositeur New Yorkais établi à Paris, Rhys Chatham évolue entre minimalisme contemporain et rock abrasif. Sa musique a influencé un grand nombre de musiciens et résonne toujours avec passion sur scène.

—— Par Joseph Ghosn

• MUSIQUE

Mardi 01.03.11 / 20 H

Rhys Chatham

Christian Pahud

Christian Pahud participe à l'exposition *Echoes*.

■ Le son impressionne immédiatement. Des cordes de guitare qui résonnent, vibrent, s'élancent. Peu à peu, des notes en émergent, tournent, se mettent quasiment en cercle, montent parfois d'un ton tout en continuant à former un même riff, une même phrase destinée à être jouée là indéfiniment. Et c'est bien une sensation d'éternité inaltérable et enivrante qui se met en place dans les oreilles et le corps à l'écoute de cette pièce où s'entrelacent fermement des guitares hypnotiques en diable. Aucune voix n'émerge de ce martèlement répétitif, porté par une belle puissance tellurique, franchement rock, et des guitares terriennes par la rugosité de leur son et célestes par l'effet de lévitation qu'elles produisent sur l'auditeur. Tout cela forme la matière de *Guitar Trio* de Rhys Chatham, sans doute la composition la plus connue de son auteur qui l'a jouée la première fois en 1973. Il était alors un jeune homme d'une

vingtaine d'années, qui vivait dans un New York où le punk commençait à faire la loi (au moins musicale) et son morceau formerait bientôt la matrice de bien des groupes à venir, à commencer par Sonic Youth.

Des années plus tard, *Guitar Trio* évoque toujours l'énergie du punk et l'hypnose du minimalisme, de la répétition à outrance. L'œuvre puise d'ailleurs ses idées fondatrices chez les compositeurs minimalistes Terry Riley, La Monte Young, Philip Glass, Steve Reich, qui avaient, chacun à sa manière, imposé une musique axée sur le temps long, la répétition, les mises en boucles et les déphasages qui créent des effets d'hallucinations soniques.

Mais parce qu'il est plus jeune que La Monte Young ou Terry Riley, et même que Steve Reich ou Philip Glass, Rhys Chatham a été moins visible, moins mis en lumière. Et cela sans doute aussi parce qu'il a mis longtemps avant de sortir le moindre enregistrement : alors que ses aînés éditaient leurs compositions depuis les années 1960, son premier album, *Factor X*, est sorti en vinyle en 1983. Ensuite, malgré quelques disques sortis entre 1987 et 1999, il faudra attendre les années 2000 et un coffret splendide, poétiquement titré *An Angel Moves Too Fast To See*, pour réhabiliter l'œuvre de Chatham en présentant ses compositions dans un ensemble cohérent. Surtout, le coffret l'impose comme un musicien sachant mêler habilement deux traditions, savante et rock, pour inventer un hybride, une forme de musique presque transgenre et qui n'a eu que peu d'autres praticiens en dehors de lui.

Lorsqu'on le rencontre la première fois, et de préférence quelque part entre deux cafés du 18^e arrondissement parisien où il habite depuis plus de vingt ans maintenant, Rhys Chatham dénote admirablement des préconceptions que l'on pourrait se faire de quelqu'un ayant ce genre de parcours, et une histoire si chargée : son sourire est charmant, sa bonne humeur immédiatement communicative et la générosité de ses histoires semble intarissable. Surtout, à le rencontrer et l'entendre parler de musique, on comprend immédiatement que, malgré les années, il n'a jamais cessé de croire dans la pratique de la musique. Ses œuvres et accomplissements récents le prouvent bien, qui l'ont vu former un orchestre pour plus d'une centaine de guitares, mais aussi enregistrer quelques albums d'une facture extrêmement moderne et tranchante : en 2010, on a ainsi pu écouter son splendide *The Bern Project*, disque rock instrumental évoquant tout autant le son des groupes de metal que l'électricité que Miles Davis apprivoisait dans les années 70. Et le rapport avec Miles n'est pas fortuit, car Chatham joue, en plus de la guitare, de la trompette qu'il n'hésite jamais, comme le faisait Miles, à filtrer, tourmenter, détourner. C'est sans doute cela qui l'explique le mieux : comme Miles, Rhys Chatham vit dans le renouveau permanent de sa musique et de ses idées musicales. Comme Miles, sa musique s'exprime sur disque, mais trouve toute son énergie et son aura la plus atomique sur scène. Presque quarante ans plus tard, son *Guitar Trio* n'en finit pas de résonner, splendide phénix rock auquel les années ne font qu'ajouter de la vitalité et de la chair. ■

Joseph Ghosn, chroniqueur sur France Culture, est journaliste, rédacteur en chef de Vogue.com, auteur de plusieurs livres dont un sur La Monte Young. Ancien des Inrockuptibles, il tient un blog quotidien (josephghosn.com).



SPLITt, de délicates ballades sudistes aux sonorités mates. © Gaëlle Hippolyte

Comme les tangos de Stalingrad

La musique de SPLITt (Jacques Julien, Dominique Figarella et Hugues Reip), distille une émotion qui transcende les genres. — Par Jean-Yves Jouannais

• MUSIQUE

JEUDI 03.03.11 / 20 H

SPLITt

Christian Pahud

Christian Pahud et Hugues Reip (SPLITt) participent à l'exposition *Echoes*.

■ « De leur côté, les compagnies de propagande du NKVD avaient braqué leurs haut-parleurs vers les positions ennemies. Pendant des heures, ceux-ci diffusaient des tangos, musique jugée suffisamment mélancolique pour assombrir l'humeur des soldats allemands, avec, à intervalles réguliers, des messages soulignant la situation désespérée dans laquelle se trouvait la Sixième Armée. Au début, cela n'eut que fort peu d'effets, mais, quand les espoirs des troupes allemandes commencèrent à baisser, ce harcèlement sonore vint ajouter au pessimisme ambiant. »*

Il est évident qu'avec les trois disques de SPLITt disponibles, les services de propagande du « Commissariat du peuple aux Affaires intérieures » auraient pu accélérer la fin de la guerre de quelques années. Ces délicates ballades sudistes aux sonorités mates, ces airs tristes qui s'essayaient à l'électrification pour énerver un coma de larmes, ces requiems composés par un Roy Orbison inquiet, toutes ces fanfares magnifiques d'exténuation, ces élégies rock qui ont peur du noir et font faire pipi au lit, ont une qualité rare qui ne lui est pas propre, mais qui caractérise la propension de quelques musiques à résonner mélancoliquement à certains détours de la vie.

On peut avoir la sensation, en écoutant de la musique davantage qu'en lisant des livres, de découvrir de nouvelles esthétiques, de s'ouvrir à de nouveaux champs d'expérimentation. L'hypothèse d'une progression demeure longtemps d'actualité. On écouterait Blurt après le Velvet. On découvrirait Helmet après Père Ubu. On se pencherait sur John Cage à la suite de Marin Marais. Et puis peut-être que du reggae a pu marquer une étape dans ce cheminement, certains types de techno ou bien encore le dandysme prolétaire des Kinks ou le *Requiem* de Fauré.

Et puis, cette construction mentale de convention s'affale un jour. Rien n'ouvrait à rien d'autre. Quelque

chose, toujours la même chose, identique depuis le premier choc, la première émotion, nous tenait, empêchant toute aventure, toute découverte. Ce jour est merveilleux et funeste où l'on prend conscience que l'on n'a eu de cesse de rechercher systématiquement, sans exception aucune, toujours le même son, la même ambiance, le même morceau. La tristesse occasionnée par cette découverte s'avère irrémédiable. Croyant découvrir, pour l'aimer, telle composition de Kruder Dorfmeister, on résiste à l'intuition qu'un détail acoustique, qu'une ligne de basse, nous renvoie explicitement à un bonheur précis qui daterait de l'écoute, quinze ans auparavant, de Joy Division. Croyant découvrir, pour l'aimer, tel morceau de Wall of Voodoo, on ne veut pas s'avouer qu'une image glanée au gré d'un refrain nous ramène impérieusement à l'excitation éprouvée, vingt ans plus tôt, en découvrant Catalogue.

Dans le cas de SPLITt, et selon ce point de vue archéologique, je suis à même d'expliquer pourquoi l'univers de ce groupe n'a cessé de me ravir et de m'accabler. Je peux m'appuyer précisément sur le titre *Pony*, 2' 07" de lamento sur le premier disque de SPLITt (1999), morceau que j'ai écouté en boucle comme d'autres morceaux d'autres groupes à d'autres époques. Avec sa bande son passée à l'envers et sa complainte pathétique à un poney en fin de vie, cette chanson me ramène plus loin en arrière que tout autre morceau que j'ai pu aimer. *Pony* ramasse toute ma vie, la plie à rebours, à travers toutes ses émotions musicales jusqu'à l'enfance même. *Pony* me raconte comment SPLITt est capable de ressusciter les premières comptines, les génériques d'émissions pour enfants, la symphonie de Zorro, et de bricoler à partir de ces souvenirs un hymne composite qui ne ferait l'économie ni de Pascal Comelade, ni des trois premiers Cure, ni des Young Marble Giants, ni de Devo. ■

*(Antony Beevor, *Stalingrad*, Éditions de Fallois, 1999)

Jean-Yves Jouannais est critique d'art, commissaire d'exposition, essayiste. Il a dirigé pendant neuf ans la revue Art Press.

La « machine d'amour » de Christian Pahud

Avec une œuvre exposée et deux performances au programme, le plasticien lausannois déploie son inventivité et l'étendue de son univers.

— Par Nicolas Julliard

■ Dans le *who's who* des artistes suisses, il faudrait au moins deux entrées pour Christian Pahud. L'une, musclée, farouche, impérieuse. L'autre, astucieuse, lyrique et désinvolte. Quand il tient la battue fière d'Honey For Petzi, trio rock majeur de la scène lausannoise, la batterie s'entend à double sens, instrument de musique et accumulateur d'énergie. Donnez-lui un micro, un ordinateur, et notre homme invente Larytta, duo futé examinant la pop par l'embouchure du tube planétaire.

Assaut physique et romantisme acide, les antipodes musicaux du Lausannois fécondent les performances et installations qu'il présente au Centre culturel suisse. Devant sa sculpture *Brawlers, Bawlers & Bastards*, le



Christian Pahud, entre assaut physique et romantisme acide. DR

visiteur contemple une version hypertrophiée d'un tambour de bois (ou *log drum*). Par sa taille imposante et son allongement vertical, l'outil modeste de la pédagogie musicale s'élève ici en totem serti d'inscriptions mystérieuses. Inspirée d'une photographie montrant le musicien Tom Waits aux prises avec un tel instrument, la reproduction muette qu'en donne à voir Christian Pahud invite à l'imaginaire sonore, dans une contemplation intimidante qui n'est pas sans évoquer le monolithe noir de Stanley Kubrick.

Plus proche de son esthétique musicale, *Avanti* soumet le spectateur à une hypnose optique et sonore insidieuse. Dans cette performance pour deux batteries et projection vidéo, le rythme de la percussion se cale sur le montage de l'image, pris dans une accélération implacable. À partir d'un sujet d'apparence naïf, fleurant bon les papiers peints filmiques du *flower-power*, *Avanti* sollicite plus que de raison les mécanismes de la perception visuelle et sonore, à la manière d'un électrochoc dilaté. Par le son, par l'image, cette alliance très personnelle entre une séduction douce, apaisante, et l'agressivité d'un rythme martial éprouve les résistances physiques et mentales du spectateur.

Corps en action, corps traversé, corps machiné. Dans la seconde performance qu'il offre au Centre culturel suisse, Christian Pahud pousse encore plus loin cette implication physique. En découvrant l'œuvre pionnière d'Erkki Kurenniemi, luthier fantasmagique de l'ère électronique, Christian Pahud imagine une performance tirant parti des inventions du Finlandais. Baptisée Dimi-S, ou Sexophone, la « machine d'amour » était à l'origine (1970) un dispositif produisant des sons par contact avec la peau des participants. Six personnes en cercle autour du boîtier pouvaient moduler la source sonore en se touchant, le son variant en fonction des connections établies entre les intervenants.

Avec *A new machine of love*, Christian Pahud reproduit l'expérience de Kurenniemi, conférant à la chorégraphie improvisée par les participants des propriétés sonores plus dérangelantes. Proche de l'esthétique *noise*, les sons produits par cette nouvelle « machine d'amour » allient au sentiment, à la communion tactile, une violence auditive qui en sape la bonhomie baba cool. Comme avec les fleurs filmées d'*Avanti*, les hippies en prennent ici pour leur grade.

Le temps n'est plus aux utopies complaisantes, les performances de Christian Pahud sont là pour nous le rappeler. Avec toujours cet humour grinçant qui confère à son œuvre, sonore ou visuelle, des propriétés délicieusement revigorantes. ■

Journaliste, Nicolas Julliard est producteur de l'émission radio *La Plage* sur Espace 2 et musicien sous le nom de Fauve.

• MUSIQUE

MARDI 01.03.11 / 20 H

Rhys Chatham • Christian Pahud

JEUDI 03.03.11 / 20 H

SPLITt • Christian Pahud

Christian Pahud participe à l'exposition *Echoes*.



Knockin' on Heaven's door évoque l'intimité d'une femme et d'une guitare. © Pauline Roussille

Les plaisirs solitaires d'une danseuse intense

Tamara Bacci évolue dans un désir perpétuel de nouveauté.

Par Dominique Hartmann

Y a-t-il défi artistique plus risqué que d'exposer le plaisir solitaire sur scène ? Pascal Rambert l'a relevé, inlassable arrangeur de projets ambitieux à la tête du Théâtre de Gennevilliers. Son *Knockin' on Heaven's door*, basé sur différentes interprétations de la mythique chanson éponyme de Bob Dylan, évoque l'intimité d'une femme et d'une... guitare – un objet a priori plus sexué pour un homme. « *C'est vrai*, reconnaît Tamara Bacci, la (magnifique) danseuse de ce duo étonnant. *Il s'agit du regard d'un homme sur une femme qui éprouve un plaisir solitaire.* » Mais c'est bien à sa façon, sensuelle, douce, qu'elle danse l'amour en solo. De *Knocking...*, elle dit avoir appris une chose très difficile : « *ne pas jouer d'autre rôle que celui de Tamara Bacci répétant une pièce en studio* ». « *La danse elle-même est un plaisir solitaire* » ajoute cette danseuse virtuose, qui a fait ses classes à Genève avant de rejoindre les néoclassiques Ballet de l'Opéra de Berlin et Béjart Ballet Lausanne. « *Répéter continuellement les mêmes mouvements pour les améliorer, seule en studio, demande d'être en totale harmonie avec soi-même, en une forme de méditation.* » La « dévotion » voulue par le metteur en scène Pascal Rambert ne fait que décliner la passion qu'a pour son métier Tamara Bacci, danseuse intense. Il faut la voir rouler inlassablement dans la neige de la Brévine, la « Sibérie suisse », pour les besoins de *1/6 d'après Obvie*, tourné par Orsola Valenti à partir d'un solo de la chorégraphe Cindy van

DANSE

MERCREDI 16
ET JEUDI 17.03.11 / 20 H
Pascal Rambert
Knockin' on Heaven's door

Conception / réalisation :
Pascal Rambert
Interprétation : Tamara Bacci

Acker ; l'avoir vu exploser sur la scène de l'Association pour la danse contemporaine, à Genève, dans les trois solos écrits pour elle par trois chorégraphes aussi différents que Ken Ossola, Juan Dominguez et, justement, Cindy van Acker. Il faut l'avoir vue, tout simplement.

Cette danseuse à la vivacité énergétique fascinante est aussi une curieuse. Et c'est son désir perpétuel de nouveauté qui l'a incitée à accepter la proposition de Pascal Rambert : « *Je voulais travailler avec quelqu'un qui n'a pas les "clefs" du milieu de la danse et du mouvement tel qu'il est habituellement utilisé.* » Sa curiosité l'amène aussi à se risquer sur une scène du festival de musique contemporaine Archipel, à Genève, où elle hoquète, halète, hyperventile dans *Ouvrages de gueule*, du compositeur Dieter Schnebel adapté par la compagnie Quivala.

Si elle s'avoue attirée par des chorégraphes tels Anne Teresa de Keersmaecker, Jan Fabre ou Maguy Marin, elle affirme aussi ses fidélités : au chorégraphe Ken Ossola, par exemple, qu'elle vient d'assister sur la scène du Grand Théâtre de Genève, ou à Cindy Van Acker – avec qui elle travaille actuellement à Bruxelles sur une création de l'artiste italien Romeo Castellucci – dont elle est devenue une interprète privilégiée après un vrai coup de foudre artistique : « *C'était exactement le travail que j'aimais. Et sa manière de penser et d'écrire un projet continuait de me fasciner et de me nourrir...* » Un argument de poids, on l'a compris.

Dominique Hartmann est critique théâtre et danse au quotidien *Le Courrier*, à Genève.



Insert du Phare n° 7
(pochette de disque, 1971), FSM/CCS Paris, 2011

UNAUTHORIS
CARS WILL BE
IMPOUNDED

SIDE ONE

1. STATESBORO BLUES TIME: 4:08
2. DONE SOMEBODY WRONG TIME: 4:05
3. STORMY MONDAY TIME: 8:31

SIDE TWO

1. YOU DON'T LOVE ME . . . TIME: 19:06

SIDE THREE

1. HOT 'LANTA TIME: 5:10
2. IN MEMORY OF
ELIZABETH REED TIME: 12:46

SIDE FOUR

1. WHIPPING POST TIME: 22:40

THE ALLMAN
BROTHERS BAND
AT
FILLMORE EAST

FRAG.
ALLMAN BRO
6

FRAGILE
ALLMAN BROS.
6

FRAGILE
ALLMAN BROS.
2

FRAGILE
ALLMAN BROS.
1

ALL BROS

FRAGILE
ALLMAN BROS.
3

FRAGILE
ALLMAN BROS.
3

FRAGILE
ALLMAN BROS.
3

Godard nous offre les Stones plus près qu'on ne les verra jamais. Photo tirée du film *One + One* (1968, 97'). © Carlotta Films

Godard for the devil

Et si Godard avait fait aller les Stones au-delà d'eux-mêmes ?

Par François Bon

● CINÉMA / CONFÉRENCE

MERCREDI 23.03.11 / 20 H

Jean-Luc Godard

One + One (1968, 97')

Projection précédée d'une conférence de François Bon

■ Ça commençait mal : Godard voulait les Beatles, mais c'était trop cher. Pour les Stones, ils venaient de terminer l'enregistrement de *Beggars Banquet*, dont ce serait seulement une sorte de démonstration (mais pas gratuite). Et pas trop fiers d'eux, les Stones, avec Brian Jones à la ramasse : une clause spécifiera que le contrat avec Godard restera valable même si Brian n'est pas présent.

Après, c'est une alchimie, pour nous difficile à comprendre. Le petit homme en cravate et complet gris, crâne un peu dégarni, serrant la main de ces icônes colorées et dépenaillées, nous les offre plus près qu'on ne les verra jamais. Et c'est pour eux que Godard va loucher mai 68 en France, pour s'être enfermé au studio Olympic à Londres, le temps que s'écrive *Sympathy for the devil*.

Au départ, comme souvent chez les Stones, rien ou quasi rien. Un vague thème de samba apporté par Mick Jagger, et ce n'est pas là que s'enracinent les guitares dépouillées, en accord ouvert selon la règle blues du delta du Mississippi, qui font *Beggars Banquet*. Marianne Faithfull paraît-il fait découvrir ces temps-ci à Mick à la fois Baudelaire et *Le maître et Marguerite* de Boulgakov – « *ô Satan, prends pitié de ma longue misère !* », écrit Baudelaire, reprend Mick Jagger.

Godard va filmer la mise en place progressive du morceau, depuis le premier brouillon à la guitare acoustique jusqu'aux chœurs tout à la fin, en rond autour du micro – étape après étape, *One + One*. Et aux prises Rolling Stones s'intercalent des séquences plus symboliques, le discours des Black Panthers dans une casse automobile,

Anne Wiazemski taggant les murs de Londres, ou la même répondant par oui ou par non à des questions insolubles sur l'art et le changement de société. On sait la suite : le producteur américain ne conservant que les prises Stones, Godard imposant son droit légitime de créateur, et prétendant ensuite avoir détruit les rushes non utilisés. Mais à quarante ans de distance, pas possible pour nous de penser le versant Stones sans ce contexte de l'époque, que disent les autres séquences.

Et ce mystère intact : comment a-t-il fait, Godard, qui leur ressemblait si peu, pour en comprendre autant sur de pareils requins ? Les bottines roses de Brian Jones, et la façon dont ses copains le laissent jouer, casque sur les oreilles, alors qu'ils ont déjà coupé sa guitare au mixage. Pour le raconter, Godard installe la cigarette et le briquet que Brian quémante à distance de Richards. Ou bien, sur la cloison du box avec la batterie, la chemise et la cravate grand tailleur de Charlie Watts soigneusement posées : vous avez dit rock'n roll ? Et quand Keith Richards, avec ses dents pourries (il les fera plus tard toutes changer, quand l'héroïne aura fini de les détruire), s'installe dans le milieu du studio, fait reprendre quatre fois le rythme à Charlie Watts, et s'approprie la guitare basse, tandis que Bill Wyman – le seul prolétaire de la bande, et qui a eu un impact si crucial sur la formation du groupe – patiente blasé avec des maracas, Godard attrape son regard, à Keith torse nu et bijoux, vérifiant que c'est bien lui que la caméra filme.

Dans la passion intacte à regarder ces corps de 26 ans confrontés au surgissement même de leur musique, une autre dimension : et si Godard, leur faisant franchir cette étape par le seul fait qu'il les filme, leur offrait un cadeau empoisonné, et imprévu – se concevoir comme artistes, devenir définitivement, enfin, les Rolling Stones ? ■

François Bon, né en 1953. A publié *Rolling Stones, une biographie* (Fayard, 2002, Livre de Poche, 2004). www.tierslivre.net.



Dieter Meier interroge les codes de l'avant-garde. © Kevin Blanc

Yes/No, YELLO

Dans ses vidéos, Dieter Meier interroge les codes et les conventions de l'avant-garde. — Par Stefan Zweifel. Traduction Katrin Saadé-Mayenberger

• FILMS ET VIDÉOS

JEUDI 31.03.11 / 20 H
Dieter Meier / YELLO
Out of Chaos
films et vidéos (1969-2010)

■ En 1969, le premier film expérimental de Dieter Meier fut montré à la Quinzaine de Cannes. En 1976, il se retrouva dans une exposition monographique au Kunsthaus de Zurich. Depuis lors, art et film sont unis dans les vidéos de YELLO. Comme le confiait récemment Anton Corbijn : « *YELLO fut sans doute le déclin qui m'incita à me mettre à la vidéo. Notamment, le travail de Dieter pour Pinball Cha Cha.* »

Le 25 février 1971, Dieter Meier se trouvait au croisement de la 57^e rue et de la 8^e avenue de New York et, devant la sortie du *subway*, vendait aux passants les mots « *YES* » et « *NO* » pour 1 \$. Quelques jours plus tard, au vernissage de *Swiss Avantgarde*, il se tint debout dans le foyer du musée, un pistolet à la main. Quand les premiers visiteurs osèrent enfin y entrer, ils découvraient, à ses pieds, les mots : « *THIS MAN WILL NOT SHOOT* ».

En véritable situationniste, il met en doute notre communication en questionnant les bases du langage *YES/NO*, mais aussi l'argent comme moyen de troc. Ironiquement, il subvertit le manifeste surréaliste de Breton, et interroge les codes et conventions de l'avant-garde. Dépasant l'opposition barbante entre *YES* et *NO*, il trouvera une troisième voie : YELLO, qui fournira des vidéos à la société du spectacle. En fait-il pour autant partie ? *YES* ou *NO* ? Il se gardera bien d'y répondre, à l'instar d'une de ses premières vidéos d'artiste, *Acrobatik*.

La rose de Gertrud Stein dans une main, il s'enhardit à faire le poirier sur une chaise – incarnation de l'artiste moderne qui bascule et qui chute et rechute. Ce n'est pourtant jamais l'échec qu'il visait – attitude artistique prisée depuis belle lurette – mais la connaissance de soi-même.

Chemin faisant, il a souvent été aidé par le hasard. Ainsi, lorsqu'il s'empara, pendant la pause d'un ami, de la caméra de celui-ci. L'obturateur bloqué, il réalisa le film *81 000 Units* dont les images individuelles se superposent dans la tête du spectateur. Ce qui est visible n'est que le monologue intérieur du narrateur, et ce narrateur est la caméra elle-même. L'extrait du film *My grandparents* – acquis par plusieurs musées – a été sonorisé par lui en 1971 et a reçu une nouvelle bande-son plus tard avec Boris Blank et YELLO.

Ce qui ne peut pas être sciemment appréhendé par la philosophie est rejeté comme hétérogène, tel l'informel. Bien avant que devienne à la mode le discours sur l'art de Rosalind Krauss et de Georges Didi-Hubermann, Meier remplit des sachets de vis en les décomptant une à une sur la place publique pendant huit heures d'affilée au cours d'un simulacre de la semaine de travail. Ou il forme, avec du sucre en poudre et de la terre glaise, des figurines qui, sitôt photographiées, sont détruites : *Lost sculptures* (1976).

Les figurines pétries réapparaissent dans *Pinball Cha Cha*, la première vidéo de YELLO avec Boris Blank au flipper. Avec la chance du joueur, cette vidéo tomba pile dans le vide de programmation que MTV s'efforçait de combler. Faute de mieux, on diffusait des vidéos YELLO, à l'opposé de la culture *mainstream*. Elles furent lancées, tels des *extraballs*, sous une forme toujours renouvelée, tandis que les flippers martelaient des textes radicaux « *standing on the machine and everyday for all the life* ». Meier ne se servit jamais de cette machine. Il n'eut de cesse de réinventer la vie.

Ses figurines d'argile sont-elles des précurseurs de Fischli/Weiss ? Et la vidéo *Oh Yeah* avec talons aiguilles, glamour, bolides et jambes féminines, préfigure-t-elle Sylvie Fleury ? Y répondre par *YES* ou *NO* est le cadet des soucis de Dieter Meier. Ce qui lui importe, c'est de s'en remettre pour tout au hasard, d'inventer de nouvelles situations et de les vivre. ■

Stefan Zweifel, commissaire de l'exposition sur Dieter Meier à Grieder Contemporary, Berlin (2010), vit à Zurich.

Dépasser les conventions

Matt Stokes, en jouant du black metal sur un orgue d'église, propose une lecture très fine de la théorie musicale d'avant-garde.

— Par Matthew Ingram. Traduction Laure Bataillou

• MUSIQUE

VENDREDI 08.04.11 / 20 H

Matt Stokes

Sacred Selections

Église des Blancs-Manteaux
12 rue des Blancs-Manteaux
75004 Paris

Matt Stokes participe
à l'exposition *Echoes*.

■ *Sacred Selections*, de Matt Stokes, repose sur une idée des plus étranges. Un orgue d'église jouant du black metal, vraiment ? C'est seulement quand on commence à identifier les différents fils entremêlés dans cette étrange tapisserie que l'on arrive à percevoir sa diabolique ingéniosité.

Matt Stokes se retrouve dans ces artistes modernes attirés par les qualités purement « artistiques » de la musique. Le futuriste italien Luigi Russolo, Karel Appel du groupe Cobra et Jean Dubuffet auraient découvert dans la musique une forme invisible sculptée directement dans la pression atmosphérique. La musique incarne de façon criante cette observation faite par Marshall Berman, théoricien marxiste, sur la vie au XX^e siècle : « *Tout ce qui est solide se fond dans l'air* ». En pratiquant la musique, un artiste sort des mécanismes traditionnels du Capital qui caractérisent le musée et la galerie.

Récemment, des artistes britanniques tels que Martin Creed et Damien Hirst ont repris ce flambeau, en s'inspirant des nombreuses mouvances de la British Art School Music documentées par John Savage dans son ouvrage *Art Into Pop*. En revanche, contrastant avec l'engagement superficiel du discours critique musical propre aux contributions de Hirst et Creed, *Sacred Selections* propose une lecture très fine de la théorie musicale d'avant-garde.

Depuis le début des années 1970, la tendance grandissante de la critique pop d'avant-garde se concentre sur une célébration de la culture musicale de ce que Marx et Engel décrivaient comme le sous-prolétariat, une population en-dessous de toutes les classes, n'ayant

aucune conscience politique. D'aucuns pourraient qualifier de romantisme de classe moyenne l'attirance de critiques comme Nik Cohn et Lester Bangs pour cette musique « sous-prolétaire ». Toutefois, il se pourrait que ces formes pragmatiques, volontairement créées pour réveiller l'enfer et faire trembler les murs, représentent un idiome populaire « pur » qui correspondrait mieux à la condition humaine que les aspirations tièdes des styles bourgeois codifiés.

Les styles musicaux de la northern soul, du happy hardcore et du black metal disposent tous d'une impeccable crédibilité sous-prolétaire. Les tentatives d'engagement politique avec ces styles ont bien souvent été freinées par le manque d'imagination. Nous regardons aujourd'hui avec sévérité le groupe de critiques de Ewan MacColl, ouvertement communiste, qui, sous couvert de sanctifier et délimiter la forme « véritable » de la musique folk britannique indigène, l'en a vidée de sa substance par des reconstitutions écœurantes de sentimentalité. Par chance, *Sacred Selections* offre une décontextualisation radicale qui, non sans ironie, rend davantage justice aux formes musicales d'origine.

Comme de nombreuses formes de musiques « sous-prolétaires », celles-ci se préoccupent de thèmes diônysiaques, mythiques et extatiques. Au sens le plus pur, ces musiques sont marquées par une foi intense. C'est la foi du fan de soul qui, sous l'influence de ses petites pilules, effectue ses mouvements si spécifiques pendant plusieurs heures de suite devant l'autel du DJ, celle de milliers de jeunes aux yeux brillants jetant leurs bras en l'air tandis que retentit la voix d'une diva samplée entre deux mesures, celle d'une armée d'hommes transpirant dans leurs tenues en cuir, fléchissant les jambes sous des amplis à plein volume.

Aujourd'hui, alors que toutes les couches de la société sont sciemment enfermées dans une étreinte mortelle avec le Capital, il est plus difficile d'imaginer une « musique non consciente ». Seuls des artistes tels que Matt Stokes tentent de redéfinir cet espace, non pas au nom d'un soi-disant projet marxiste, mais pour dépasser les conventions de la société et tendre vers une meilleure compréhension de l'humanité. ■

Matthew Ingram vit à Londres. Il collabore à *The Wire Magazine* et il est aussi musicien.



Sacred selections se révèle être d'une diabolique ingéniosité. Courtesy the artist and Workplace Gallery, Gateshead. © Pete Dibdin

Daniel Fontana: « Et mon père a joué du Johnny Cash »

Certains défendent leur « mojo », lui a son Kilbi. Daniel Fontana, branché sur courant alternatif depuis 1991, fait tomber chaque année la frontière des langues. Son festival, électrique et bucolique, a pour figure tutélaire la belle américaine Cat Power. Une histoire d’indépendance, pour ne pas dire d’opposition. — **Propos recueillis par Etienne Arrivé**

Daniel Fontana est né à Bösingén le 15 avril 1966. Après des études à Guin et au collège de Gambach à Fribourg, il débute comme comptable dans une fiduciaire. En 1987, il reprend la gestion du Johnny’s Pub, un bar de Guin tenu par celui qui l’accompagnera en affaires pendant plus de vingt ans, Georges Gobet. En 1991, avec les économies cumulées, le duo obtient le droit d’exploiter le Bad Bonn, un établissement plus isolé dans la campagne, puis monte un premier festival avec des artistes de la région et, en guest, un groupe de blues américain. En 1992, le combo suisse Coroner, référence dans le monde du trash metal, participe au Kilbi comme tête d’affiche. En 1996, premier passage de Cat Power. En 1999, concert de Queen of the Stone Age. En 2009, exclusivité suisse avec la venue de Sonic Youth. Octobre 2010, départ du cofondateur Georges Gobet. Daniel Fontana gère aujourd’hui le Bad Bonn avec Patrick Boschung, responsable administratif depuis 1998. À la fin mai, le festival mobilise 150 bénévoles.

■ Il l’assure : son patronyme n’a rien à voir avec les disques Fontana, ce label mythique qui distribua Miles Davis (*Ascenseur pour l’Echafaud*, 1958) et dont le directeur artistique fut Boris Vian. Lui a vérifié : depuis 1750, sa famille n’a pas bougé de la campagne fribourgeoise. Daniel Fontana avait tout pour être le tenancier du pub qui sert des blueberry pies à Norah Jones dans le dernier Wong Kar-Wai. Dans le film, c’est Jude Law qui joue le rôle, et son ex-fiancée new-yorkaise a les traits de la chanteuse Cat Power. Le hasard est un fil que l’on tisse : cette artiste-là est justement déjà passée une dizaine de fois par le Bad Bonn Kilbi, le festival rock qui en impose à la Suisse du showbiz, à chaque fin de printemps. Cat Power, Daniel Fontana en parle comme d’une amie. Son sourire félin rôde dans le bar, le fameux Bad Bonn, pendant tout l’entretien.

● Etienne Arrivé / *Comment vous représentiez-vous la musique, dans votre enfance puis votre adolescence ?*

● Daniel Fontana / Ce que j’ai entendu de mes parents, comme beaucoup de mômes ici, c’était plutôt la schlager. Mon père a joué de la guitare et du jodel, j’ai une sœur qui chante dans une chorale, je suis plutôt d’une famille bercée de plus en plus de monde par le folklore. Mais à l’adolescence, ici pour y croire »

branché par le sport et pas un grand fan de musique. Mes parents m’ont dit « *tu verras, dans vingt ans ce sera autre chose !*» Mais au final je n’ai pas forcément changé. Cela dit, quand mon père a rencontré ma mère, il lui a joué du Johnny Cash, dans un bistrot où elle était sommelière, tout près d’ici, à Cormondes.

● EA / *Avant de vous lancer dans ce festival, vous étiez (c’est vous qui le dites), un simple fan du Bayern Munich. Aimer le football, ça mène à tout ?*

● DF / Je suis toujours un grand fan de la Mannschaft, l’équipe d’Allemagne. Je ne sais pas si c’était réfléchi au départ, je ne le crois pas vu qu’ils ont seulement été champions du monde en 1974. Mais ensuite, ça avait à voir avec mon opposition permanente, et avec mon goût de la provocation. Tout le monde détestait cette équipe, et c’était donc une raison pour les aimer. Mais ce qui est bien dans le foot, au-delà de ça, et au-delà de l’argent qui le contamine, c’est qu’on a besoin d’un ballon et de rien d’autre. Comme dans la musique.

● EA / *Le Bad Bonn Kilbi était une fête folklorique, comme la bénichon pour la partie francophone du canton de Fribourg. Appeler votre festival « Kilbi » s’inscrit dans la continuité ?*

● DF / Oui, ce peut aussi être du folklore contemporain ! C’est ce que j’essaie de faire en tout cas : trouver ces gens qui ne savent pas à quel point ils peuvent aimer cette musique. Et qu’ils en viennent, grâce à nous, à la découvrir et à l’apprécier. J’essaie de forcer les choses, dans une région qui n’y est pas habituée. Si on t’oblige à écouter pendant deux ou trois heures,

peut-être que tu vas aimer. En tout cas, il y a de plus en plus de monde ici pour y croire. Je suis persuadé que le même événement à Berlin, par exemple, pourrait rassembler vingt mille personnes [ndlr : à Guin, la capacité du Bad Bonn Kilbi est limitée à 1 500 personnes par soirée]. Pour le reste oui, ce festival est fribourgeois, parce qu’on a une tête dure et qu’on veut rester simple. Ici, il y a deux langues, le français et le suisse-allemand, mais aussi la culture de la ville qui se mélange avec celle de la campagne voisine, et on veut être fidèle à ce style-là. On n’a pas de service de sécurité, mais on est attaché à la terre de cette région.

● EA / *Votre site présente le Bad Bonn comme « un trou de rock paisible ». Le charme rural, dans un univers de saturation électrique, agirait comme supplément d’âme ?*

● DF / Pour les artistes, c’est un moment de paix au milieu d’une tournée souvent harassante. Dès lors, je n’ai aucun doute que leur concert sera différent ici, et l’échange avec le public s’en ressent. Que ce soit sur scène ou devant la scène, on oublie un peu le business pour continuer à y croire. Je crois que c’est une rencontre à dimension humaine, et pour tous les festivaliers cela renforce notre foi commune en la musique. Ça peut paraître cliché ou banal, mais en ville, si le barman te dit bonjour, c’est souvent pour que tu commandes. Pas ici.

● EA / *Vous avez débuté en programmant de la musique très typée, dans le registre métal. Vous y consacrez encore une bonne part, mais quand vous invitez Geoff*

Barrow (ex-Portishead), Cat Power ou Aphex Twin, on va du trip hop à la soul ou à l’electro. C’est tout à fait autre chose ! Comment opérez-vous votre sélection pour le festival ?

● DF / Le style, c’est Kilbi, qui veut vous faire découvrir ce que vous ne connaissez pas ! J’ai commencé il y a dix ans à mixer du free jazz avec de la pop, du metal et du blues. Les groupes y trouvent leur compte, car bien souvent ils aiment se donner, de temps en temps, la possibilité de croiser d’autres univers artistiques. Et le cadre, l’ambiance du festival s’y prêtent. Vous voyez, là encore il y a différentes langues, mais on a réussi à faire disparaître ces barrières.

● EA / *Six mille spectateurs sur quatre jours en 2010, qui ne s’intéressent pas aux différences culturelles entre alémaniques et romands, mais à leurs points de convergence. Face au röstigraben, vous montrez le chemin ?*

● DF / On n’en discute plus. Chez nous, il n’y a presque pas de déco et de stands, c’est vraiment la musique qui compte, et ce sont de vrais fans de musique qui viennent. Remarquez, au bout de la nuit ça peut mener loin. Comme on nous l’a écrit, une fois, dans le guest book : « *c’est génial, on parle enfin la même langue, jusque dans vos champs de maïs !*» Si vous voyez ce que je veux dire : si, ailleurs, ce n’est souvent pas possible, en tout cas ici c’est plutôt marrant…

● EA / *Ce printemps, on vous a entendu dire que la mise en œuvre de l’interdiction de fumer dans les lieux publics mettait en péril l’existence même du Bad Bonn. Qu’en est-il aujourd’hui ?*

● DF / On se limite à des concerts en fin de semaine, et le co-fondateur, mon ami Georges Gobet, a quitté l’aventure au mois d’octobre. Donc, financièrement, on est bel et bien limite. Mais l’interdiction de fumer, c’est un problème pour tous les bars. Avec nous, s’il n’y a jamais eu de vrai problème de drogue, c’est plutôt le bruit qui gênait. Mais d’un autre côté, c’est quand même pas mal qu’on ne fume plus, je le dis pour l’ambiance dans le bistrot.

● EA / *Fumer, brûler… Il y a cette phrase mythique dans l’histoire du rock, par Neil Young, reprise par Kurt Cobain : « It’s better to burn out than to fade away ». Il vaut mieux brûler que de s’éteindre à petit feu ?*

● DF / Oui, brûler, ça a un vrai sens pour moi, et probablement que je ne vais jamais changer. Mais si ça veut dire rencontrer des gens, entendre des histoires, ça me correspond bien. Et je crois que ma force, à l’inverse de cette connotation destructive, c’est de savoir bien accueillir les artistes, de vouloir passer du temps avec eux.

● EA / *Un artiste, ça s’écoute, ou ça se rencontre ?*

● DF / La rencontre peut ouvrir d’autres portes, changer notre perception de ce que l’artiste propose. D’autant que les groupes que je préfère sont ceux avec qui je parle d’autre chose que de musique. Bien sûr, cela peut casser l’image qui veut être donnée, mais comme moi, au départ, je n’attends rien de spécial, alors c’est toujours dans la relation elle-même que ça se décide. Si je prends l’exemple de Cat Power, même si je ne la vois qu’une fois par an au maximum, cela se passe par télépathie. Nous n’avons pas besoin de nous raconter ce que nous avons fait dans l’intervalle. De son côté elle brille dans la musique, mais elle est aussi, parfois, tombée très bas, et je crois qu’il nous suffit de savoir que l’on traverse chacun des épreuves. Et que l’on peut trouver la force de revenir, pour se retrouver. Ce sont les moments difficiles de la vie qui nous réunissent. Ma famille peut d’ailleurs témoigner : je ne suis pas forcément facile à vivre !



Daniel Fontana : « Je ne me laisserai jamais de faire de nouvelles rencontres. » © Pierre-Yves Massot

● EA / *Le secret pour garder la flamme, ça vous intéresse ?*

● DF / Je me suis dit déjà plusieurs fois que je devrais arrêter, mais je ne peux pas. J’ai d’autres projets, mais je ne suis pas sûr d’y réussir, alors que je ne me laisserai jamais de faire de nouvelles rencontres. Ça a un côté négatif, peut-être, mais faire des découvertes et aider des musiciens locaux, leur faire profiter de mes contacts, je vis avec ça, je suis porté et poussé par cet espoir-là. Je me dis qu’en donnant, en passant un bon moment avec quelqu’un, il y aura toujours des retours.

● EA / *Quel serait pour vous le comble du bonheur ?*

● DF / Mais je crois que je vis déjà un peu dans ce rêve. Ou alors il n’existe pas ! Je pense à demain, je fais mon boulot, et pas beaucoup plus. Tout comme à nos débuts, avec Georges. Cela dit, ce serait quand même assez cool si mes enfants finissaient, un jour, par aimer la musique que j’écoute. Simona a quatorze ans et Jana douze, elles écoutent plutôt du hip-hop et elles ont du caractère, alors bien sûr elles détestent la plupart des groupes qui passent au Bad Bonn. Quoique, la dernière fois que j’ai mis le CD de Cat Power, l’une de mes filles a commencé à pleurer… ■

Etienne Arrivé a travaillé pour *La Voix du Nord*, *Libération*, à Eurosport. Il est rédacteur en chef adjoint de *RadioFr* à Fribourg.

De janvier à juin 2011, encore 23 spectacles!

Saison 10 | 11

Théâtre

Vidy-Lausanne

Renseignements et location:
021 619 45 45
www.vidy.ch

Magic Monkey, New York, 1992.
Photo: Albert Watson

HEIMO ZOERNIG
15.1. – 20.3.2011

BRUCE CONNER
2.4. – 29.5.2011

LUCY MCKENZIE
12.6. – 14.8.2011

WALID RAAD
26.8. – 30.10.2011

KERSTIN BRÄTSCH
12.11.2011 – 15.1.2012

KUNSTHALLE ZÜRICH

TUE/WED/FRI 12-6PM, THUR 12-8PM, SAT/SUN 11AM-5PM
FROM JANUARY 2011 UNTIL JUNE 2012 NEW VISITING ADDRESS:
KUNSTHALLE ZÜRICH AT MUSEUM BÄRENGASSE, BÄRENGASSE 20-22, CH-8001 ZÜRICH
POSTAL ADDRESS: LIMMATSTRASSE 270, CH-8005 ZÜRICH / PACKAGES AND OFFICE ADDRESS:
ALBISRIEDERSTRASSE 199A, CH-8047 ZÜRICH
T +41 44 272 15 15 F +41 44 272 18 88
INFO@KUNSTHALLEZURICH.CH WWW.KUNSTHALLEZURICH.CH

SCHWEIZERISCHES NATIONAL MUSEUM. MUSÉE NATIONAL SUISSE. MUSEO NAZIONALE SVIZZERO. MUSEUM NAZIUNAL SVIZZER. Château de Prangins.
08.10.2010 – 01.05.2011
Papiers peints, poésie des murs
Les collections du Musée national suisse

Musée national suisse. | Château de Prangins. |
T. +41 (0)22 994 88 90 | www.papierspeints.ch | Ma – Di 10.00 – 17.00

LiveInYourHead
Institut Curatorial de la Head – Genève
Programmation janvier – juillet 2011

LiveInYourHead
Rue du Beulet 4 | 1203 Genève
www.hesge.ch/head

Fertilizer #1
Darcy Lange: *Work Studies in Schools*, 1976 – 77
Déscolarisation avec Pierre Leguillon et Mercedes Vicente
Jusqu'au 8 janvier 2011

Une Chorégraphie Polyphonique & Une Exposition à Etre Lue (Volume2)
Avec Mari Alessandrini, Sacha Béraud, Emma Bjornsparr, Jérémy Chevalier, Chloé Delarue, Isabella Girtanner, Kenneth Goldsmith, Anne-Sylvie Henchoz, Livia Johann, Tom Johnson, Franck Leibovici, Véronique Portal, Lili Reynaud Dewar, Tatiana Rihs, Daphné Roulin, Habiba Saly, Cally Spooner, Irena Tomažin, Anne Le Troter et Martina-Sofie Wildberger
Une exposition de Mathieu Copeland
Du 14 au 29 janvier 2011
Vernissage le 13 janvier, 18h

Nuclear Banana
Guest designer: Stéphane Barbier Bouvet
Du 25 février au 12 mars 2011
Vernissage le 24 février, 18h

The Mirage of History
Armando Andrade Tudela, Mariana Castillo Deball, Aurélien Froment, Dominique Gonzalez-Foerster, Nancy Holt & Robert Smithson, Joachim Koester, Adrien Missika, Sean Snyder, Michael Stevenson...
Du 18 mars au 23 avril 2011
Vernissage le 17 mars, 18h

La Fausse Reconnaissance
Disparition/Exposition avec Marc-Olivier Wahler
Du 5 mai au 17 juin 2011
Vernissage le 4 mai, 18h

The Life of an Artist
Le programme work.master de la Head – Genève et le Piet Zwart Institute, Rotterdam présentent Une proposition de Lili Reynaud Dewar
Du 17 juin au 30 juillet 2011
Vernissage le 16 juin à 18h

— HEAD
HAUTE ÉCOLE D'ART ET DE DESIGN GENEVE
GENEVA UNIVERSITY OF ART AND DESIGN

Hes-so // Genève

propémastermasbachelor
bachelodeutiquemasmaster
maschmastergraphistehelpa

ecav
école cantonale d'art du valais
schule für gestaltung wallis

rue bonne-eau 16 · ch-3960 sierre
t 027 456 55 11 · f 027 456 55 30
www.ecav.ch · info@ecav.ch

Admissions 2011
Délais d'inscription

- Bachelor HES-SO en arts visuels: 12 mai 2011
- Master HES-SO en arts visuels
Orientation Maps – Arts in Public Spheres: 31 mai 2011
- MAS médiation des arts/Kunstvermittlung: 1 juillet 2011

Plus d'informations sous: www.ecav.ch

Hes-so
Haute Ecole Spécialisée de Suisse occidentale
Fachhochschule Westschweiz
University of Applied Sciences Western Switzerland

Yann Amstutz
Graziella Antonini
Luc Aubort
Jenny Baumat
Carola Bürgi
Marion Burnier
Geneviève Capitanio
Claudia Comte
Nicolas Denis
David Gagnebin-de Bons
Anne Hildbrand
Vincent Kohler
Lucie Kohler
Catherine Leutenegger
Mingjun Luo
Line Marquis
Genêt Mayor
Sébastien Mettraux
Noemi Niederhauser
Natalia Nossova
Cathia Rocha
Francisco Sierra
Körner Union
Oriane Zanone

Du 22 janvier au 20 février 2011
Accrochage [Vaud 2011]

Prix du Jury 2010
Pauline Boudry et Renate Lorenz
Contagious !

Prix culturel Manor Vaud 2011
Laurent Kropf
PORNTIPSGUZZARDO

Entrée libre
www.mcba.ch

Du 18 mars au 13 juin 2011
Eugène Grasset.
L'art et l'ornement

Eugène Grasset, *Anxiété*
(de la série des Estampes décoratives), 1897.
Chromolithographie, 107,4 x 55,2 cm. Détail.
© Musée d'art et d'histoire, Ville de Genève.
Cabinet d'arts graphiques

mcb-a
MUSÉE CANTONAL DES BEAUX-ARTS LAUSANNE

Théâtre Forum Meyrin

Théâtre | Danse | Musique | Cirque | Famille | Expos



Grand Slam Champion



Sur la route...



Chilly Gonzales



Alice et versa



Jacques Gamblin



P.P.P.



Rachid Ouramdane



Chat Perché, opéra rural



Valère Novarina



Tête à claques



Israel Galván



Thomas Fersen

www.forum-meyrin.ch

FORUM
THÉÂTRE
MEYRIN

Théâtre Forum Meyrin
Place des Cinq-Continents 1 / 1217 Meyrin / Genève

Design © Spirale Communication visuelle / Photos © : Grand Slam Champion Nicolas Bomal, CEC La Hesse/Frémok
Sur la route... Jean-Pierre Estournet / Chilly Gonzales D.R. / Alice et versa Sylvain Liagre / Jacques Gamblin Audrey Aubert
P.P.P. Jean-Luc Beaujault / Rachid Ouramdane Patrick Imbert / Chat Perché, opéra rural D.R. / Valère Novarina Olivier Marchetti
Tête à claques Alain Janssen / Israel Galván Felix Vasquez / Thomas Fersen Valérie Mathilde



festival images
— vevey
performance
de li wei — chine
06 sept. 2010
— 8h52

www.images.ch



LE GENTIL GARÇON
YAN MUEHLHEIM



Le Manoir de la Ville de Martigny
du 23 janvier au 6 mars 2011
www.manoir-martigny.ch



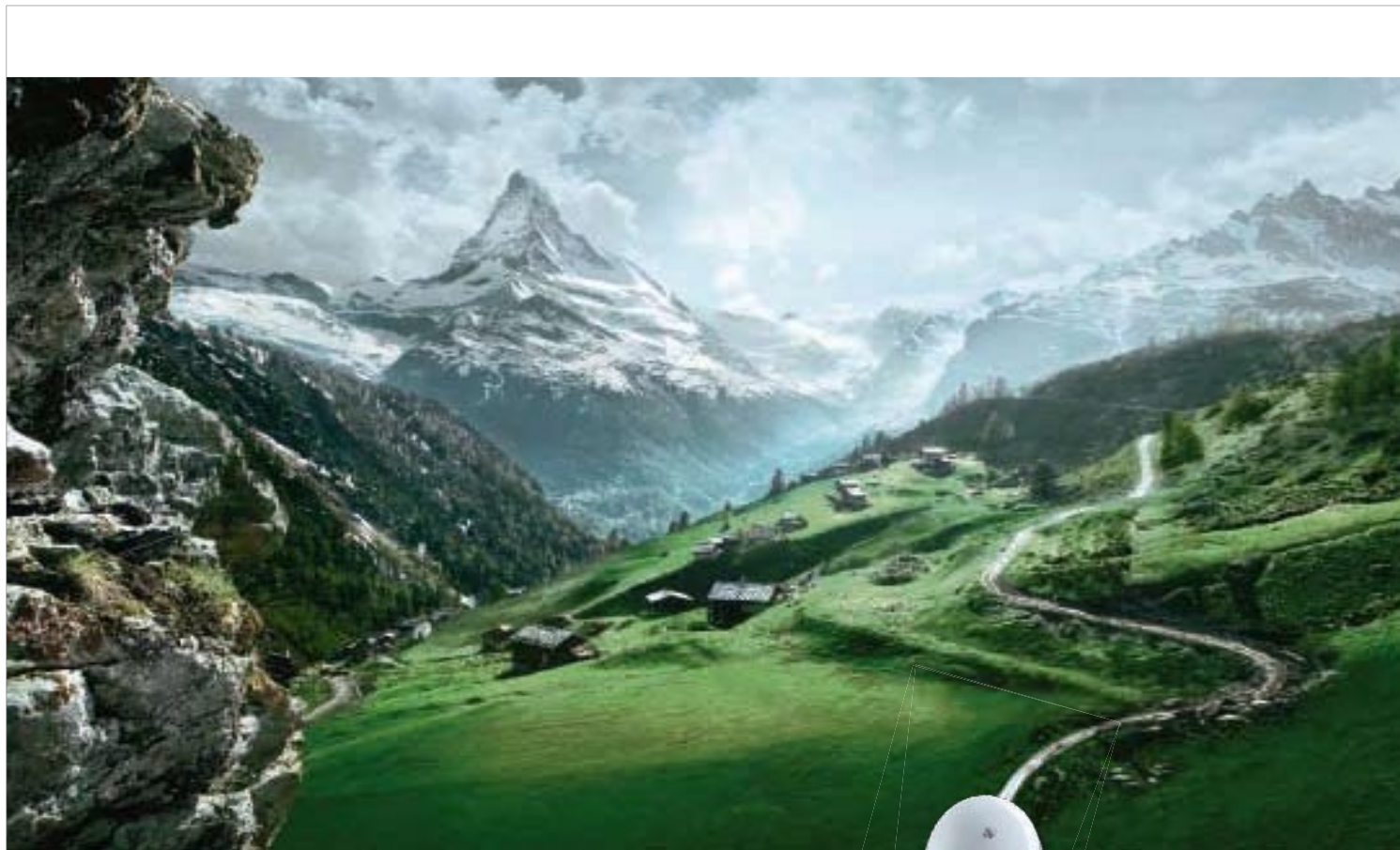
LES COMBATS D'UNE REINE

DE GRISÉLIDIS RÉAL
MISE EN SCÈNE
FRANÇOISE COURVOISIER
AVEC JUDITH MAGRE

**LE POCHÉ GENÈVE,
THÉÂTRE EN VIEILLE-VILLE**

www.lepoché.ch

7 > 27 MARS 2011



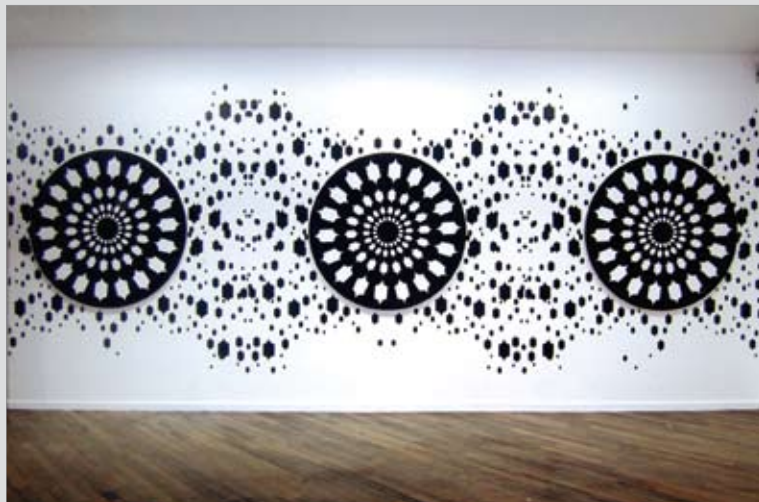
La Suisse en un clic.

Informations, actualité, reportages, analyses sur la plate-forme multimédia indépendante en 9 langues: de Suisse, sur la Suisse. swissinfo.ch



swissinfo.ch
L'ACTUALITÉ SUISSE DANS LE MONDE

L'actualité culturelle suisse en France / Expositions



PHILIPPE DECRAUZAT

Attention vertige! Dans les travaux de Philippe Decrauzat, les lignes dansent, les surfaces ondulent, les murs vibrent et respirent, les objets se creusent ou se dilatent. La perspective reprend sa liberté tandis que la géométrie se réinvente au royaume du caoutchouc. Devant ou derrière, premier ou second, et finalement fond et forme, tous les repères habituels se brouillent pour mieux interroger, et volontairement dérouter les perceptions. Avec lui, c'est l'espace tout entier qui est revisité et sérieusement pris à parti. Du 17 mars au 8 mai, Decrauzat présente au Plateau à Paris une série de nouveaux travaux. Une importante exposition monographique dont on pourrait bien ressortir le regard et l'esprit chamboulés. Né en 1974 à Lausanne où il vit et travaille, enseignant à l'École cantonale d'art (ECAL) où il s'est lui-même formé, Philippe Decrauzat appartient à cette génération d'artistes suisses qui aiment en découdre avec les avant-gardes du début du xx^e siècle. Formellement, on le situe volontiers dans l'héritage de l'Op Art des années 60 et de ses jeux cinétiques. Il se dit néanmoins assez loin de son idéologie et plutôt redevable des pratiques qui interrogent le statut de l'image. Passionné par l'histoire des formes (spirales, ondes ou chevrons), intéressé notamment par les liens entre l'art et l'imagerie scientifique, il trouve son inspiration aussi bien dans le graphisme que dans la musique, l'architecture, le cinéma ou même la littérature. Sculptures, tableaux, peintures murales, œuvres sur papier ou films, tous les médias participent à cette quête du mouvement et de l'illusion qui se nourrit chez Duchamp, Hitchcock, Muybridge ou chez le constructiviste Gustav Klucis. La dimension décorative de certaines de ses œuvres? Il préfère le terme d'ornement, une idée qui, oui, l'intéresse. Et toujours soucieux de dénoncer les étiquettes, Philippe Decrauzat nous rappelle dans la foulée que « *le Méandre est d'abord le nom d'un fleuve* ». Mireille Descombes

Paris, Le Plateau, du 17 mars au 8 mai

— www.fracidf-leplateau.com



ARNOLD ODERMATT

On and off duty

Il a d'abord été connu pour ses carambolages. Arnold Odermatt, agent de police du canton de Nidwald, a longtemps exposé les photos qui illustraient les rapports qu'il soumettait à ses supérieurs hiérarchiques: essentiellement celles d'accidents de la route. Il a peu à peu dévoilé d'autres pans de son travail, toujours réalisés durant le service: images de confrères in situ ou gros plans sur des phares de voiture fondus par la chaleur d'un incendie. L'exposition de la galerie Vallois rassemble tout ceci mais permet également de découvrir un versant méconnu de cette œuvre singulière, celui de l'intimité familiale, avec des portraits d'enfants qu'il a réalisés essentiellement pour lui seul. Photographe hors norme, boulanger de formation, Arnold Odermatt a pris des photos dans le cadre de son travail durant quarante ans, jusqu'à sa retraite en 1990. Repéré en 2001 par Harald Szeemann, il ne se rattache à aucune école, bien qu'on puisse le rapprocher de l'objectivité des époux Becher à Düsseldorf, mais surprend par la rigueur de sa recherche formelle, et par la façon dont il intègre, dans un noir et blanc énigmatique, ses véhicules broyés dans des paysages idylliques. Sylvie Tanette

Paris, galerie Georges-Philippe et Nathalie Vallois, jusqu'au 5 mars
— www.galerie-vallois.com



ROMAN SIGNER

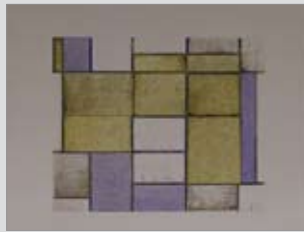
Exposition personnelle

Pour la quatrième fois, la galerie art: concept déroule son tapis rouge pour accueillir l'artiste suisse alémanique Roman Signer. Depuis 1973, Roman Signer est le maître incontesté du haïku explosif, le virtuose pyrotechnique du quotidien, le roi de l'absurdité poétique. Ce Buster Keaton de l'art égrène ses actions-performances de par le monde depuis plus de trente ans. Bien que ses performances relèvent d'actions souvent spectaculaires

(bottes de caoutchouc transformées en geyser festif, table en lévitation, balade de canoë sur bitume...), ça n'est pas le résultat qui compte, encore moins l'idée de réussite ou d'échec. L'action seule est primordiale, qui draine avec elle des questions oscillant entre métaphysique, audace, prise de risque, durée, attente et détente. Tout l'art de Roman Signer joue sur le fil de mises en scène périlleuses dont l'aléatoire a toujours le dernier mot. Au cœur de ses recherches, le temps, dont la maîtrise et la libération d'énergie dessine la quatrième dimension qu'il suppose. Pour cette nouvelle exposition chez art: concept, Roman Signer présente des œuvres inédites, spécifiquement pensées pour l'espace de la galerie. Florence Grivel

Paris, galerie art: concept, jusqu'au 19 février

— www.galerieartconcept.com



HENRI BARANDE

Nice to be dead

« J'ai eu à cœur d'explorer ma propre étrangeté, de la reconnaître comme langue: même inintelligible et non maternelle, elle n'en était pas moins là pour être vécue », explique Henri Barande dans *Identification d'un absent*, recueil d'entretiens paru en 2008. L'étrangeté est en effet au cœur du travail que cet artiste lausannois a construit d'abord seul, dans le silence, hors du monde et du marché de l'art. Dans l'exposition que lui consacre l'École nationale Supérieure des Beaux-Arts (ENSBA), la première d'Henri Barande

en France, il propose une vingtaine de peintures monumentales, toutes de même hauteur, assemblées de façon éphémère en diptyques et triptyques dans une présentation qu'il définit comme une « installation in situ ». Éléments abstraits et figuratifs se côtoient, tandis que le nombre infini de leurs juxtapositions possibles bouscule les notions de titre et d'œuvre, chaque tableau devenant le fragment d'un tout plus vaste, bien que provisoire. Henri Barande qui, au tournant des années 90, a délaissé la sculpture pour la peinture, a développé une technique picturale originale: il projette des images agrandies – dessins ou photos – sur des toiles, où il les reproduit en peinture acrylique. Son travail s'apparente à la trace, au sens d'empreinte. Ainsi Henri Barande crée une distance avec son sujet, souvent tiré de l'histoire de l'art, qu'il explore en philosophe. ST

Paris, ENSBA, du 25 mars au 7 mai

— www.ensba.fr



RENÉE LEVI

Cursif

Renée Levi arpente l'espace, l'évalue et lui attribue d'autres possibles. De sa formation d'architecte, l'artiste stambouliote aujourd'hui installée à Bâle a gardé le goût du tridimensionnel et du construit dont elle transforme la perception à partir d'interventions. En vrac, on a pu voir des mètres de corde à linge bleue tendus contre un mur de briques grises, une rangée de rideaux tirés à tous les étages d'une façade, ou encore des peintures murales

réalisées au spray. Jouant à la fois sur le tableau des figures de l'abstraction et sur celui de la transparence du processus et du geste artistiques, la plasticienne offre au spectateur une plongée dans un va-et-vient de sens et de sensations entre l'espace existant et celui fictionnel créé par l'œuvre. Pour son exposition au Crédac, Renée Levi rend hommage à l'histoire architecturale du lieu. Son intervention joue sur les matériaux, les couleurs et leur inscription dans l'espace. Renée Levi montre ici ses dernières œuvres. L'exposition porte le titre « Cursif », qui veut dire tracé à la main. En effet, en dialogue avec de grandes toiles, qui portent le geste de l'artiste, on trouve de petits dessins anonymes, des tests glanés dans des papeteries qui questionnent la tentative, l'instinctif et le primitif. FG

Ivry, Le CREDAC, jusqu'au 27 mars
— www.credac.fr

L'actualité culturelle suisse en France / Expositions / Scènes



© Michel Nicolas

PATRICK

Patricia & Marie-France Martin

Patricia et Marie-France Martin vont présenter au Centre Pompidou leur série de performances dite « Série des Patrick » et qui comporte à ce jour trois épisodes : *Patrick, tu viens ? Patrick, reviens !* et *Patrick, c'est ou bien ou bien*. « Au départ de cette série, explique Patricia Martin, il y avait l'invitation du directeur de La Bellone [lieu dédié aux arts du spectacle à Bruxelles, ndlr] à réfléchir à ce qu'il appelle un anti-thème, soit "contre l'amour". Pour nous, les choses se passent souvent ainsi, sur un prétexte. Si on nous lance un jalon, on démarre. Ce peut être lié à l'actualité, à un fait politique, mais aussi à un livre que nous venons de lire. Ce sont des événements qui résonnent ». Comme souvent, les deux sœurs mêlent références savantes, culture populaire et histoire intime, puisque le titre de la série évoque leur frère, mort avant leur naissance, mais se réfère également à un film de Godard, *Tous les garçons s'appellent Patrick*, dans lequel un personnage masculin entreprend différentes jeunes femmes dans un jardin public, toujours de la même manière. La parole est en effet au centre de ce travail où Patricia et Marie-France Martin confrontent langue littéraire, discours médiatique et succès de hit-parade. Depuis plusieurs années, ces performeuses venues des arts visuels explorent leur gemellité, et plus généralement les questions d'identité, à travers une recherche où le langage devient la structure même de la performance. « *Nous ne sommes pas passées à la performance du jour au lendemain*, continue Patricia Martin. *Par la photo et la vidéo nous avons commencé à nous impliquer physiquement dans notre travail. Et les mots ont rempli un manque que nous éprouvions dans les arts plastiques. Ils se sont imposés, parce qu'au départ nous sommes des littéraires et nous nous sommes construites autour de grandes figures comme Ramuz. En particulier, sa relation à l'oralité a été pour nous primordiale, et peu à peu nous avons trouvé notre propre langue entre Suisse, France et Belgique* ». Sylvie Tanette

Paris, Centre Pompidou, le 19 février



© Moser & Schwinger

MOSER & SCHWINGER

Ce dont on sera dans l'avenir capable

En 2009, le duo de vidéastes suisses Frédéric Moser et Philippe Schwinger se sont lancés dans un projet d'envergure, *France, détours*, dans lequel ils interrogent la France autour de la question du vivre ensemble. L'exposition organisée par Bétonsalon présente la première étape de ce projet, réalisée à Toulouse, alors que l'épisode 2 est en cours de tournage à Pierrefitte. Moser et Schwinger

sont partis d'une série de films que Jean-Luc Godard et Anne-Marie Miéville ont réalisée en 1978 pour la télévision, et qui explorait le mode de vie des Français en interrogeant des enfants. Aujourd'hui, *France, détours* cherche à questionner, à saisir des situations emblématiques de la société. Si le premier épisode a conduit les artistes dans une cité populaire, ils iront plus tard, à Marseille, à la rencontre de jeunes issus de milieux aisés. Leur méthode : utiliser la fiction pour interroger le réel, croiser les regards et les analyses, avec comme objectif de construire un travail qui sorte des clichés mis en place par les médias. L'exposition de Bétonsalon présente le premier épisode de *France, détours* ainsi que deux vidéos réalisées pour l'occasion. ST

Paris, Bétonsalon, du 8 février au 26 mars



© Virginie Otth

VIRGINIE OTTH

Petits arrangements avec la mémoire

La Coming Soon Galerie propose un accrochage de deux séries de photographies de la Lausannoise Virginie Otth qui, toutes deux, posent la question du média, de ce que l'artiste donne à voir : dans les « Petites définitions », ensemble jamais montré en France mais reconnu en Suisse où il a été exposé plusieurs fois, elle explore le champ de la photographie contemporaine sous l'angle de la peinture classique, en utilisant la technologie d'un téléphone portable. « J'utilise le peu de

précision des images pour sublimer mes sujets et combler le manque de définition par l'imagination et les références à l'histoire de la représentation », explique Virginie Otth. La série des « *Fake memory* » est une sorte de journal intime, carnet de bord ou *work in progress*. « En fait, j'ai une très mauvaise mémoire, continue-t-elle. Je note tout, je photographie tout. Au départ, c'est pour me souvenir. Puis, j'essaie d'en faire quelque chose, de réécrire mon histoire. Car finalement la question c'est : comment on s'arrange avec la mémoire visuelle ? Qu'est-ce qu'on garde, et pourquoi ? » Les photos peuvent dater d'il y a dix ans ou une semaine. À la Coming Soon Galerie, elles sont encadrées, mais aussi épinglées ou collées aux murs, ce qui permet de les confronter, et de chercher des relations entre elles. ST

Paris, Coming Soon Galerie, jusqu'au 12 mars



DR

MODIFY

Zoo/Thomas Hauert

Ils sont six à évoluer sur le plateau, avec autant de méthodique – et moins d'ordre – que les étourneaux le soir autour de l'arbre élu. La compagnie Zoo, fondée en 1997 et emmenée par le danseur et chorégraphe suisse Thomas Hauert, poursuit avec *Modify* (2004) sa recherche inlassable sur la position des corps dans l'espace et leurs interactions, sur leur capacité à élaborer un nouveau vocabulaire gestuel et la tension entre liberté et contrainte. C'est au Centre

chorégraphique de Franche-Comté, à Belfort et sur la Scène nationale de Dieppe que l'on visitera ce Zoo en mars. *Modify* a reçu le Prix suisse de Danse et de Chorégraphie 2005 décerné au spectacle le plus singulier de l'année en danse contemporaine. Abstraite, complexe, envahie par la musique de Haendel, Schnittke et van der Avoort, la pièce se déroule dans l'espace d'une chambre, entre intimité et objets-souvenirs. *Modify*, oui mais quoi ? Sans doute la posture du spectateur qui, privé de repères narratifs ou expressifs, est invité à laisser vagabonder son intuition, à l'instar du chorégraphe. L'automne prochain, *Modify* sera présenté à Toulouse (1 et 2 septembre) et Nantes (le 7), Besançon (6 et 8 octobre) et Poitiers (3 et 4 novembre). Dominique Hartmann

Belfort, Centre chorégraphique de Franche-Comté, le 5 mars
Dieppe, Scène nationale, le 17 mars



© ECA/Daphine Frey

ÉCOLE CANTONALE D'ART DE LAUSANNE (ECAL) À Paris

L'École cantonale d'art de Lausanne étrenne la nouvelle année avec une double présence parisienne. Après le succès d'«ECAL Luce» à Rome, elle présente à la Galerie Kreo «A New Generation of Lights», une série de luminaires réalisés ces cinq dernières années par des étudiants et professeurs, dont BIG-GAME, Adrien Rovero, Nicolas Le Moigne ou son futur directeur Alexis Georgacopoulos qui

reprendra la tête de l'école dès juillet 2011. Parallèlement, la Cité internationale des Arts abrite une exposition réunissant un certain nombre de créateurs qui ont marqué l'histoire du Département arts visuels de l'ECAL et dont certains ont séjourné dans ces lieux dans le cadre de l'Atelier vaudois du 700^e anniversaire de la Confédération. On y retrouve des noms bien connus de la scène artistique suisse comme Francis Baudevin, Valentin Carron, Stéphane Dafflon ou Philippe Decrauzat. Conçu en collaboration avec Pierre Keller, actuel directeur de l'ECAL, qui va bientôt quitter l'école, le parcours est pensé comme un dialogue avec la spécificité de ce lieu qui accueille des artistes du monde entier. MC

Paris, Cité internationale des Arts, jusqu'au 12 février
Paris, Galerie Kreo, jusqu'au 5 février

L'actualité culturelle suisse en France / Scènes



© Mario del Curto

LA PANNE

Friedrich Dürrenmatt/Jean-Yves Ruf

Un soir, un voyageur de commerce, Alfredo Traps, tombe en panne en rase campagne. Alors qu'il cherche du secours dans un village proche, on lui indique l'adresse d'un retraité qui peut lui louer une chambre. Et Alfredo Traps se retrouve à dîner en bien étrange compagnie. Son hôte, ancien juge, a invité trois amis aujourd'hui à la retraite, qui ont tous exercé des professions judiciaires : procureur, avocat, bourreau. Ils avouent se réunir régulièrement pour organiser des procès fictifs, et proposent à Traps de jouer le rôle de l'accusé. Celui-ci accepte de bonne grâce, répond volontiers à leurs questions alors que les plats et les bouteilles se succèdent. Il se retrouve pourtant au centre d'une inquiétante machination. Dans ce faux procès qui débute comme un amusement, les convives machiavéliques vont ausculter son parcours jusque dans les moindres détails, le menant à de bien imprudentes confidences. Peu à peu, insidieusement, Traps regarde sa vie sous un angle qu'il n'avait jamais envisagé, ou qu'il s'était toujours refusé d'envisager, et il va en arriver à se sentir, véritablement, coupable. Avant d'être une pièce de théâtre, *La Panne* a d'abord été un roman, publié par Friedrich Dürrenmatt en 1956, la même année donc que *La Visite de la vieille dame*. On retrouve dans cette œuvre l'humour noir et grinçant, le sens de l'absurde et les thématiques chères à l'auteur de *La Promesse*. C'est sur ce texte-là que Jean-Yves Ruf a travaillé. Il en a imaginé une adaptation qui traduise son trouble et son plaisir de lecteur, et permette, confie-t-il : « *de donner vie sur un plateau à ces quatre formidables vieillards, aussi truculents qu'inquiétants, de suivre pas à pas la sourde frayeur d'Alfredo Traps* ». Metteur en scène, comédien et pédagogue, Jean-Yves Ruf a dirigé jusqu'en 2010 la Manufacture, Haute école de théâtre de Suisse romande, à Lausanne. Sa mise en scène de *La Panne* a été créée au théâtre Vidy où elle a fait salle comble. Sylvie Tanette

Malakoff, Théâtre 71, du 1^{er} au 20 mars



© Die Goodman

PINA JACKSON IN MERCERIAM

Foofwa d'Imobilité

La dimension du legs chorégraphique est au cœur de *Pina Jackson in Mercemariam*. Un solo qui permet au chorégraphe et danseur Foofwa d'Imobilité, sous les traits de son personnage imaginaire Danze Alighieri, de convoquer les figures étendards de la danse disparues en 2009, Michael Jackson, Pina Bausch et Merce Cunningham. En les immergeant dans *La Divine comédie*, l'opus s'est souvenu de l'épopée

du corps de Dante, sujet de déchirante nostalgie. Revêtu de bandelettes évoquant à la fois le mort-vivant, la blessure si fréquente en danse et la momie, le danseur est cette présence chamanique d'un corps exposé au risque de ne pas franchir l'épreuve au fil du périple dantesque. Jusqu'à ce cercle final réunissant les alphabets chorégraphiques des trois démiurges morts, voici déployée une traversée hallucinée et parodique de l'expérience corporelle transitant de Jackson et son célèbre *Moonwalk* à Bausch en son théâtre d'expression allemande. Sans omettre Cunningham en ses pièces des années 90, chorégraphe auprès duquel Foofwa d'Imobilité travailla sept ans. Une manière singulière d'explorer la génétique chorégraphique charpentant toute création chorégraphique. Bertrand Tappolet

Pantin, Centre national de la danse, du 27 au 29 avril



© Jean Mermesse

GILLES JOBIN

Nouvelle création

Arpenter jusqu'à l'épuisement les vestiges d'un monde flottant au cœur d'un mouvement épuré de tout canevas narratif. Tel pourrait être le viatique du nouveau quatuor dansé signé Gilles Jobin, si concentré sur les circulations et les croisements entre les danseurs. Une création qui semble mettre le cap sur un avatar sensoriel de la partition chorégraphique plutôt qu'une forme de matrice conceptuelle propre à générer un sens. L'un de ses précédents opus, *Black Swan*, ne naviguait-t-il pas

entre grammaire non figurative et mouvante sculpture ? De longues gaffes prolongeant les lignes corporelles de Susanna Panades Dias. Tout baigne dans le liquide amniotique électro et atmosphérique dû à Christian Vogel. La collaboration avec le compositeur se poursuit, animée par une volonté de reproduire électroniquement une forme de partition chorégraphique dévolue à chaque interprète. *Text to speech* pouvait déjà annoncer cette percée formelle dans sa capacité à transposer des dépêches de presse dans leur équivalent parlé, à l'aide d'une voix synthétique. Aux yeux de Jobin, la partition textuelle émancipait alors « *la danse de la responsabilité du sens* ». Il s'agit ici de délier une continuité hypnotique, sans miser sur une grammaire répétitive ou des mouvements conçus en boucle, comme ce fut l'occurrence pour *Double deux*. BT

Anancy, Bonlieu Scène Nationale, 15, 16, 17 mars



DR

VALÈRE NOVARINA

Le vrai sang

Valère Novarina part en tournée à travers la France avec *Le vrai sang*, spectacle qu'il a créé en janvier à l'Odéon. *Le vrai sang* puise dans les souvenirs d'enfance de Novarina, ceux d'un théâtre forain qui donnait un *Faust* dans les années 50 à Thonon. Le personnage de Faust était interprété par un clown qui « *prétendait que toute notre vie avait lieu "en temps de carnaval", puisque le finale en était un "adieu à la chair"* », se souvient Valère Novarina. Dans sa pièce, les acteurs

incarnent et quittent la chair, deviennent des figures qui passent sur les murs, des empreintes, des signaux humains épars. Des « *anthropoglyphes* », selon l'auteur. Né en Suisse, dramaturge, écrivain et poète, Valère Novarina surprend par son travail sur la langue. « *Ma langue (que j'ai à désapprendre, réapprendre et oublier tous les jours, que je n'ai jamais possédée) ce français que l'on dit parfois inaccouté, raisonneur et très grinçé, est une langue très inventive, très germinative, très native, très secrète et très arborescente, faite pour pousser* », écrit-il. *Le vrai sang* est la douzième mise en scène de Novarina, considéré comme un auteur incontournable du répertoire contemporain. ST

Villeneuve d'Ascq, La Rose des Vents, du 15 au 18 février
Cherbourg, Le Trident, les 21 et 22 février
Reims, La Comédie, les 24 et 25 mars



© Gregory Babinon

ROMÉO ET JULIETTE

Ballet du Grand Théâtre de Genève

Pour sa première collaboration avec le ballet du Grand théâtre de Genève, la chorégraphe française Joëlle Bouvier a choisi de donner de nouvelles couleurs à Roméo et Juliette. Son interprétation des amants de Vérone, qui a été créée à Genève en mai 2009, s'appuie sur des extraits des trois suites pour orchestre tirées par Serge Prokofiev lui-même de son ballet, afin de se concentrer sur les articulations essentielles

de la tragédie. Ainsi, le spectateur est placé dès le départ au cœur du drame. Le spectacle commence par les funérailles de Juliette, les scènes suivantes permettent de comprendre comment tout s'est joué. Pour traduire l'universalité du propos, la chorégraphe tend vers l'abstraction et n'a pas mis en scène une époque précise. Le ballet du Grand théâtre sera également à l'affiche du Centre national de la danse, à Pantin, dans un spectacle recomposé qui présentera des pièces contemporaines qui n'ont jamais été dansées ensemble : *Blackbird*, de Jiri Kylián (2001), *Dovè la luna* de Jean-Christophe Maillot (1994), et *So schnell suite* de Dominique Bagouet, (1992). Le but étant de montrer un panel des différentes créations du Grand Théâtre de ces dernières années. ST

Paris, Théâtre national de Chaillot, du 7 au 9 avril
Pantin, Centre National de la Danse, du 13 au 15 avril

L'actualité éditoriale suisse / **Arts** (ouvrages disponibles à la librairie du CCS)**FACE AU MUR, PAPIERS PEINTS CONTEMPORAINS**
Sous la direction de Marco Costantini

Les papiers peints contemporains ont le vent en poupe. Depuis les années 90, la « tapisserie » sort d'un long purgatoire imposé par certains préceptes modernistes privilégiant le dépouillement des murs. Alors, ville modulaire sortant d'un imaginaire virtuel, jeux optiques ou ludiques, objets de la société de consommation... Autant de sujets qui affluent désormais sur les murs. La réactualisation de cette forme d'expression questionne le statut de l'œuvre d'art. Artistes et designers attribuent de nouvelles fonctions au papier peint, qui outrepassent l'aspect décoratif. Il en résulte des propositions inédites que l'on découvre au fil des 67 propositions qui traversent ce livre. Parastou Forouhar vient de Téhéran et vit en Allemagne, ses papiers peints interrogent sa vision de l'Iran. Ainsi, *Thousand and One Day* procède d'une réaction d'attraction/répulsion. De loin, l'œil est séduit par ces silhouettes roses, fluides qui forment une composition aérée. De près, l'enchantement cède à l'effroi. Ces silhouettes composent en fait une danse macabre : hommes aux yeux bandés, mains attachées, debout sur des piloris noirs, femmes au sol, la chevelure défaite, bourreau sans visage un fouet en main. Le procédé est le même avec les propositions de l'artiste allemande Brigitte Zieger. Elle reprend les petites scènes bucoliques des fameuses toiles de Jouy : amoureux à l'orée d'un bosquet ou jeux d'enfants sous les arbres, puis soudain ce monde idyllique est rompu par l'irruption d'un tank fumant assorti aux teintes vieux rose de la toile d'origine. Plus troublant encore, dans les années 90 Roy Lichtenstein inverse la donne : le papier peint *Interior with blue floor* qui met en scène un salon entier avec sofa, table, luminaire propose un basculement du monde réel dans le papier. Des vertiges à plusieurs niveaux qu'offre ce livre riche de textes et d'images qui ne font pas tapisserie ! **Florence Grivel**

Éditions Infolio / MUDAC / Musée de Pully

**TROPICAL GIFT**
Christian Lutz

Lauréat 2009 du Festival Image de Vevey, le photographe Christian Lutz revient du Nigéria avec un livre dérangeant dès sa couverture : une photo sans titre montrant deux hommes, un Noir et un Blanc, face à face. À l'intérieur, une cinquantaine de clichés sans légendes et apparement sans suite logique : blancs bedonnants et épuisés, enfants noirs, lendemains d'émeutes, femme âgée décharnée, jeunes cadres nigériens au costume

impeccable... L'absence d'indications écrites est représentative de la démarche du photographe : « *Ma thématique est le pillage des matières premières dans le Sud. Je parle du pétrole au Nigéria mais il pourrait s'agir de l'or au Mali ou des diamants au Congo. Au fond c'est toujours la même chose* ». Procédé efficace qui nous jette à la figure l'exploitation de l'Afrique et l'inégalité des rapports de forces. « *J'ai évité les comparaisons gentil/méchant, j'ai voulu rendre un climat. L'absence de légendes de photos instaure quelque chose qui relève de l'émotionnel, et me permet de toucher à l'universel* ». En fin d'ouvrage, quelques phrases effarantes glanées au fil de conversations et un court texte rappelant des données chiffrées. Cet « essai photographique » reflète l'exacte position de Christian Lutz, qui s'éloigne du témoignage objectif pour privilégier l'interprétation. **Sylvie Tanette**
Lars Müller Publishers

**ANNE BISANG**
À LA COMÉDIE DE GENÈVE
L'obsession du printemps

En juin prochain, Anne Bisang cède son poste de directrice de la Comédie de Genève à Hervé Loichemol, metteur en scène franco-genevois. Comme souvent quand une page se tourne, un livre naît. Mais pas de larmes ni d'habits sombres. Riche de magnifiques photographies en couleur des spectacles qui ont émaillé la décennie, ce livre raconte plus

le présent d'une directrice qui a toujours souhaité que son théâtre vibre des bruits de la cité qu'un passé nostalgisant. Directeurs de théâtre, critiques, conseillers artistiques, mais aussi théologienne et chercheuse en psychologie repèrent et soulignent souvent le même trait chez celle qui succéda à Claude Stratz à 37 ans : la force de caractère au service d'un questionnement exigeant du monde. Le théâtre comme un moyen et non comme une fin. Un coup de cœur parmi ces quinze regards attentifs et reconnaissants ? Celui d'Anne Bisang elle-même qui, dans « D'où je viens », raconte très simplement l'origine modeste de ses parents, les résidences lointaines de son enfance (Liban, Japon), ses grands-mères courageuses, et son goût précoce pour le théâtre « *dont la force réside dans l'imbrication du sensible, de l'intime et du politique* ». **Marie-Pierre Genecand**
Éditions Entretemps

**LEARNING FROM VERNACULAR**
Pour une nouvelle architecture vernaculaire
Pierre Frey

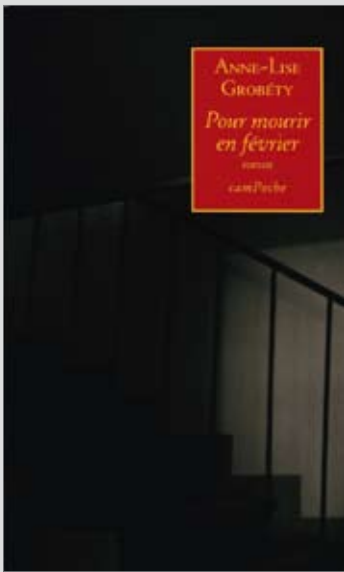
Peu à peu, la sensibilité au développement durable se répand. Revers de la médaille, le thème fait aujourd'hui l'objet de nombre d'appropriations opportunistes. L'ouvrage *Learning from vernacular* offre l'intérêt d'une mise en perspective globale

et engagée des problèmes que pose la manière dont la société contemporaine considère son environnement. En s'appuyant sur la collection de maquettes d'architecture vernaculaire de l'École polytechnique fédérale de Lausanne, Pierre Frey présente également un éventail de traditions constructives, réserve d'idées pour repenser l'héritage de l'architecture moderne. Une série d'initiatives menées dans cet esprit constitue la troisième partie de ce livre préfacé par Patrick Bouchain, dont la lecture, si elle montre l'étendue du travail à accomplir, offre l'inestimable stimulation du potentiel d'une « nouvelle architecture vernaculaire », à la rencontre de savoirs anciens et d'une compréhension véritable des enjeux de notre temps. **Matthieu Jaccard**
Éditions Actes Sud

**DIETER ROTH**
UR-TRÄNENMEER

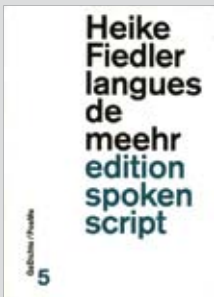
Touche-à-tout insatiable, expérimentateur impénitent, Dieter Roth (1930-1998) fait figure d'enfant terrible de l'art helvétique. Toujours oscillant entre beauté et laideur, rigueur et chaos, ce prince du déchet a interrogé les moisissures, créé des sculptures avec du chocolat et bien d'autres matériaux insolites. Archiviste passionné du quotidien, il fut

par ailleurs un créateur fasciné par le livre et le mot. Publié à l'occasion d'une exposition à la Kunsthalle de Lucerne, *Dieter Roth, Ur-Tränenmeer* évoque à la fois cette immense curiosité et cet intérêt pour l'imprimé sous toutes ses formes. Le « coffret » se présente comme un banal carton gris aux allures de boîte aux trésors. Il contient deux petits livres constitués d'anciennes pages de publicités, un CD audio, des facsimilés de lettres et d'articles. *Ur-Tränenmeer* documente une intervention réalisée par l'artiste en 1971/72 à Lucerne. Elle consistait en une annonce – un aphorisme signé de ses initiales – passée par deux fois par semaine dans le journal *Anzeiger Stadt Luzern und Umgebung*. Exemple : « *Deux larmes valent mieux que cinq pierres* ». La protestation des lecteurs, perturbés par ces encarts énigmatiques, a mis fin à l'expérience après 248 parutions. **Mireille Descombes**
Edizioni Periferia, Lucerne

L'actualité éditoriale suisse / **Littérature** (ouvrages disponibles à la librairie du CCS)**POUR MOURIR EN FÉVRIER**
Anne-Lise Grobety

En 1971, elle avait révolutionné le monde des lettres romandes en publiant, à tout juste dix-neuf ans, son premier roman *Pour mourir en février*. Anne-Lise Grobety s'est éteinte en octobre dernier. Son éditeur, Bernard Campiche, a l'excellente idée de rééditer ce texte magnifique et toujours très actuel. *Pour mourir en février*, qui avait valu à son auteure le prix Georges-Nicole et dont Corinna Bille avait salué la « *spontanéité tendrement violente* », raconte la révolte d'une adolescente contre son milieu familial, étriqué et petit bourgeois. Plus encore que son sujet, c'est la phrase d'Anne-Lise Grobety qui a intéressé, et continue d'intéresser, la critique et le public. Une phrase retenue, pleine de pudeur et de colère, d'une grande modernité. Anne-Lise Grobety a par la suite publié plusieurs romans, comme *Infiniment plus*, *La corde de mi*, ainsi que le très remarqué *Zéro positif*, mais aussi des recueils de nouvelles, *Belle dame qui mord* et *La fiancée d'hiver*, et des textes pour la jeunesse, notamment *Le temps des mots à voix basse*. L'identité féminine, voire la condition féminine, sont au cœur de son travail. Anne-Lise Grobety, très tôt, a recherché une forme littéraire pour dire l'indicible, l'enfermement, pour donner une voix à ce qui est tu. Et si l'écriture était au centre de sa vie, elle était complétée et prolongée par d'autres aspects de sa personnalité, en particulier son engagement politique. Au début des années 70, Anne-Lise Grobety a été la plus jeune députée du Grand conseil neuchâtelois, et elle a fait partie du groupe d'Olten, association suisse qui rassemblait des écrivains de gauche. Tout au long de sa carrière, cette très grande dame de la littérature suisse d'expression française avait accumulé les distinctions. En 2000, elle avait obtenu le prix Ramuz pour l'ensemble de son œuvre. **Sylvie Tanette**

Éditions Bernard Campiche

**LANGUES DE MEEHR**
Heike Fiedler

Née en Allemagne, Heike Fiedler vit à Genève où elle exploite sa double appartenance linguistique pour créer une poésie toute personnelle. Son opus paru chez l'éditeur lucernois Der gesunde Menschen Versand annonce la couleur dès le titre. Dans *Langues de meehr*, on lit le bilinguisme voire le plurilinguisme puisque avec « langues » on entend dans « meehr » – un néologisme –

le plus, « *mehr* », et la mer voire la mère. Heike Fiedler joue avec les sons et les échos dans ses poésies sonores et ses performances, elle fait chatoyer et miroiter les sèmes pour rendre toutes leurs couleurs et leurs sens. Si elle se passe bien sûr de traducteur, elle rend honneur à la poésie concrète en disposant les caractères noirs sur la page blanche en autant de dessins figuratifs. Avec tout ça, on a failli oublier qu'elle recourt également à l'anglais dans ce petit livre édité dans la collection « edition spoken script », qui se concentre sur les textes conçus pour la présentation orale ou marqués par l'oralité narrative. Aux côtés de Heike Fiedler, on retrouve ainsi des poètes-performeurs tels Guy Knet, Jens Nielsen, Beat Sterchi ou Pedro Lenz. À découvrir donc sur la page ou sur la scène. **Sandrine Fabbri**
Der gesunde Menschen Versand, edition spoken script

**UNE AUTRE ÉPOQUE**
Alain Claude Sulzer

On retrouve ici les thématiques qui font le charme des romans d'Alain Claude Sulzer : l'homosexualité clandestine, le secret de famille et le regard sur une Suisse allemande d'un autre temps. Ceux qui ont aimé *Un Garçon parfait* (Médicus étranger 2008) puis *Leçons particulières* devraient se couler avec délectation dans cette narration à tiroirs dont le

héros tente de retrouver les pièces manquantes ou volontairement dérobées. Un fils découvre un jour sur la photographie d'un père qu'il n'a pas connu un élément qui lui avait échappé jusque-là : une montre et l'heure qu'elle indique. Sur ce maigre indice, il se met en tête de reconstituer la vie de son géniteur et le drame qui l'a mené à connaître une fin tragique. Plus l'on progresse dans la lecture, plus l'on se rend compte que le véritable héros de l'histoire n'est pas le fils mais le père, son fils se faisant le narrateur voire le chroniqueur d'une époque qui n'a pas voulu entendre ni a fortiori accepter la différence. On peut regretter une écriture moins tendue que celle à laquelle nous avait habitués Alain Claude Sulzer et un système narratif moins rigoureux ce qui finit par diluer l'intérêt de la fable. **SF**

Éditions Jacqueline Chambon,
traduction Johannes Honigmann**LIRE, ÉCOUTER – PARLER, ÉCRIRE**

Entretiens avec Jean Starobinski

C'est un grand intellectuel et un grand humaniste que ce coffret de deux CD, coédité par la Radio télévision suisse et les éditions Zoé, nous donne à entendre : Jean Starobinski, né à Genève en 1920, à la fois titulaire d'un doctorat de médecine sur le traitement de la mélancolie et d'un doctorat de lettres sur Jean-Jacques

Rousseau. Durant plus de vingt-cinq ans, il a enseigné la littérature à l'Université de Genève. Historien des idées et de la médecine, théoricien de la critique littéraire, on lui doit de grands textes sur Baudelaire ou Montaigne mais aussi sur sa propre relation à la musique. Ce coffret nous permet, avec des extraits d'entretiens puisés dans les archives de la *Radio suisse romande*, de découvrir sa vie, son œuvre et ses passions. Parmi ces petits bijoux radiophoniques, dont les plus anciens datent des années 50 et 60 et les plus récents de 2006, on retiendra en particulier une conversation sur le thème de la position de l'intellectuel avec la romancière Yvette Z'Graggen, ainsi qu'un entretien de Jean Starobinski avec Paul Eluard, daté de 1952. Un petit livre accompagne les CD, qui comprend un court choix de textes de Starobinski. **ST**
RTS / Éditions Zoé

**UN HOMME ÉBRANLÉ**
Pascale Kramer

Dès les premières lignes, on reconnaît le style de Pascale Kramer. En neuf livres, depuis *Manu*, en 1995, cette romancière d'origine suisse a su se donner une voix très particulière, tout en variant les approches. L'homme ébranlé du titre, c'est Claude. Entraîneur sportif, même pas cinquantenaire, il se meurt d'un cancer. Il a d'abord voulu céder à la maladie puis a décidé

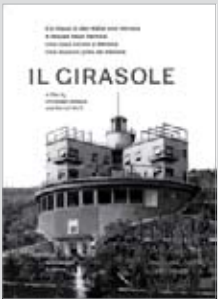
de se battre, trop tard. Pour ce fils de onze ans, négligé jusqu'ici, qui fait irruption dans sa vie ? Trop tard là aussi. Autour du pavillon cerné de barres HLM, la banlieue s'enflamme. On devine autour de Claude des rancœurs, des reproches, et on devine aussi que cet échec professionnel n'est pas pour rien dans sa chute. Son fils aîné lui en veut également, bouleversé pourtant par la déchéance du père. Ce naufrage est vécu par Simone, compagne de Claude depuis dix ans. Ce n'est pas elle qui nous raconte ces quelques jours d'été, mais tout est vu à travers le regard lucide, désespéré, très subtil qu'elle porte sur ce désastre. Encore une fois, le sens aigu du détail, la précision des sentiments et l'extrême économie de moyens de Pascale Kramer saisissent et ne lâchent plus le lecteur, une fois ce bref roman refermé. **Isabelle Rüf**
Éditions Mercure de France

L'actualité éditoriale suisse / Disques / DVD (CD et DVD disponibles à la librairie du CCS)**SMOOTH DANGER**
Grand Pianoramax

Il s'agit de viande hachée, bleue naturellement. Un détail de l'image arty de Keanan Evers qui illustre l'intérieur du deuxième album de Grand Pianoramax. Un détail qui donne le ton. La matière se déverse comestible en diable, mais aussi déguisée en décoration, en coiffure, en rideau pop. Dans ce *Smooth Danger*, le pianiste genevois exilé à New York Leo Tardin ne cesse de déranger claviers et boîte à rythmes pour brouiller l'audition. Une moulinette à sons electros, le plus souvent primitifs et binaires qui rappellent les ambiances sonores des premiers jeux vidéos, mais avec de la dorure, de la sophistication. Grand Pianoramax jette l'arsenal bricolé dans le bain moussant. À la batterie, Dominik Burkhalter ne lâche jamais une rythmique jungle tenue et authentique. Les agencements de saveurs peuvent virer au doux-amer, entre la voix hip-hop métallique de Black Cracker et le tabla méticuleux de Karsh Kale. Cela donne parfois un projet qui se nourrit à toutes les mamelles de la musique mondialisée et devient suspect. Mais, comme pour dissiper tout de suite le malaise, le disque enchaîne avec des sons beaucoup plus granitiques. Cela change tout le temps de climats, on passe du piano préparé à du lyrisme dégoulinant, avec des passages lorgnant vers le jazz-rock de Weather Report. Déconcertant et par moment bavard, le projet reste intéressant par sa grandiloquence et son humour. Le clavier peut devenir omnipotent. Il mord son décor rutilant. Il repousse tout le monde dans les cordes. Il prend sa stature arrogante et souple. Quand le chanteur Mike Ladd va gravement chercher la conscience de Martin Luther King, Tardin propose une petite mélodie d'amour gentillet. Une musique que l'on peut danser facilement dans sa démesure. Un album tout en excès de pathos, d'énergie, de bizarrerie, de sons révolus, de rêveries expérimentales. On pense que le son vient du walkman d'un adolescent, et il nous entraîne dans une recherche sombre. **Alexandre Caldara**

Obliq Sound

— www.leotardin.com

**IL GIRASOLE**
Christoph Schaub
& **Marcel Meili**

C'est un petit film de 17 mn pour parler d'une incroyable maison. Construite sur une colline près de Vérone, en Italie, par l'ingénieur Angelo Invernizzi au début des années 30, la villa Girasole – tournesol, en italien – tourne sur elle-même. Il suffit d'appuyer sur un interrupteur, et les engrenages sont actionnés. Un des charmes

de ce film plein d'une lenteur qui traduit bien la sérénité du lieu, tient au commentaire en voix off de la propre fille d'Invernizzi. Elle raconte comment la maison bouge imperceptiblement, « comme une montre », mais quand on lit, chaque fois qu'on lève les yeux de son livre le paysage a changé. Le film raconte surtout le formidable esprit visionnaire et le désir de progrès qui animaient l'ingénieur et ses amis, peintre, architecte ou designer qui tous ont contribué à construire ce qu'ils considéraient comme un prototype, mais qui est resté unique. Il fait aussi allusion à la façon dont ces intellectuels épris de modernité ont été traités par le pouvoir fasciste. Le film est accompagné d'un petit ouvrage des années 30, la villa Girasole – tournesol, en italien – tourne sur elle-même. Il suffit d'appuyer sur un interrupteur, et les engrenages sont actionnés. Un des charmes

— www.scheidegger-spiess.ch

**ZORN EINEM ÜTTER STEM!!**
SchnellerTollerMeier

Des gros sons venus d'un hardrock irradiant, SchnellerTollerMeier savent en produire. Mais les trois Lucernois, même s'ils aiment les boucles entêtantes, semblent avoir autant écouté le freejazz de Peter Brötzmann que la grâce méticuleuse de Jim Hall. Leur parcours musical le prouve, eux qui se sentent autant à l'aise dans des projets d'improvisation qu'aux côtés de Sophie Hunger. Dans ce disque qui démarre sur les chapeaux de roue, le contemplatif

**THE DEN**
Olivia Pedrolí

Lole existait toute de fraîcheur, de naïveté et pop rock directe. Mais pour son troisième album *The Den*, la jeune compositrice-interprète neuchâteloise repasse par sa véritable identité – Olivia Pedrolí – et voyage en Islande pour sonder les atmosphères, le grain. Avec l'ingénieur du son Valgeir Sigurðsson, celui qui fut longtemps un ange de studios pour Björk. Certaines de ses chansons comme *The Day* se fredonnent facilement. Mais dans *A Path*,

**LA FEMME AUX 5 ÉLÉPHANTS**
Vadim Jendreyko

Svetlana Geier, 85 ans, est LA traductrice de Dostoïevski en allemand. Ce film raconte son histoire, les « *5 éléphants* » du titre étant les cinq grands romans de Dostoïevski, *Crime et Châtiment*, *L'Idiot*, *Les Démons*, *L'Adolescent* et *Les frères Karamazov*, qu'elle vient de traduire pour la deuxième fois. Le cinéaste filme d'abord Svetlana Geier, dont le visage ridé

sait se frayer un chemin. Ils travaillent leur son de trio, comme une entité immédiatement identifiable. Pas de leader, guitare, basse électrique et batterie se partagent les tâches. Vitesse débridée et lenteur magistrale se superposent, comme autant de couches de mille-feuilles. Ce qui frappe chez ces jeunes musiciens, c'est le sens de l'écoute, du partage, du frémissement. Par moments, la musique se tourne totalement du côté de la lumière, de la joie. Beaucoup d'effets sur les instruments électriques tranchent avec la sobriété de la batterie, beauté percussive inaltérée. Au centre du disque, une longue suite de 11'29, un peu moins accessible d'emblée, montre le côté laboratoire du projet. Mais c'est finalement aussi séduisant que les autres morceaux au format plus pop de 5 minutes. **AC**

veto-records

— www.myspace.com/schnellertollermeier

on sent une inquiétude. Et le tapis de cordes, si mélodique, contient son lot de gravité. L'album prend le temps de la dérive. Olivia Pedrolí raconte le lointain à pas feutrés, sans ne jamais lâcher l'étreinte. On n'échappe pas à un lyrisme aux confins de la lenteur. On peut regretter l'absolu contrôle de ses syllabes qui se détachent, limpides, mais il faut avouer que cela procure le frisson. Dans *Quand elle court à l'intérieur de quelqu'un*, la conscience devient moteur du chant. Les prologues et épilogues de chaque morceau se préoccupent de la trace sonore qu'ils laissent. Quelque chose se froisse, les percussions viennent en suspension. Le minimalisme des accords très construits et les collages de sons culminent dans *Silent Emily* qui clôt le disque en énigmes. A la fin, on semble surpris d'avoir trouvé finalement étrange un album aussi soigné. **AC**

Betacorn

— www.oliviapedrolí.com

irradie d'intelligence, dans son petit chalet du sud de l'Allemagne. En nous expliquant certains de ses choix de traductrice, elle déclare son amour pour la langue russe et la langue allemande, et bien sûr pour Dostoïevski qu'elle connaît par cœur. Le réalisateur accompagne aussi Svetlana dans son premier voyage retour dans l'Ukraine de son enfance. Elle évoque ses souvenirs, et des images d'archives nous font comprendre qu'elle a été le jouet de l'Histoire : elle parle de son père incarcéré dans les geôles staliniennes, de la guerre et de sa connaissance de l'allemand qui l'a obligée à travailler avec l'occupant, des horreurs auxquelles elle a été confrontée (le massacre de 30 000 Juifs), de son départ forcé pour l'Allemagne à la fin de la guerre... Ce film nous raconte le destin de gens ballottés par l'Histoire. **Serge Lachat**

— www.artfilm.ch

Le Phare**Journal du Centre culturel suisse de Paris**

Trois parutions par an

Le tirage du 7^e numéro

11 000 exemplaires

L'équipe du Phare

Codirecteurs de la publication :

Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser

Responsable de rédaction : Sylvie Tanette

Graphiste : Jocelyne Fracheboud,

assistée de Nadia Campagnola

Photographe : Printmodel, Paris

Imprimeur : Deckers&Snoeck, Anvers.

Ont collaboré à ce numéro

Etienne Arrivé, François Bon, Marie Bonnet,

Alexandre Caldara, Mireille Descombes,

Sandrine Fabbri, Jill Gasparina, Marie-Pierre

Genecand, Joseph Ghosn, Florence Grivel,

Dominique Hartmann, Matthew Ingram,

Mathieu Jaccard, Jean-Yves Jouannais,

Nicolas Julliard, Serge Lachat, Isabelle Rüf,

Bertrand Tappolet, Stefan Zweifel.

Contact

32 et 38, rue des Francs-Bourgeois,

75003 Paris

+33 (0) 1 42 71 44 50

lephare@ccs-paris.com

Services

Les livres, disques et DVD présentés dans nos pages MADE IN CH sont disponibles à la librairie du Centre culturel suisse.

Ce journal est aussi disponible en pdf sur www.ccs-paris.com/lephare

© *Le Phare*, janvier 2011

ISSN 2101-8170

Centre culturel suisse de Paris**Exposition / salle de spectacle**

38, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris

du mardi au dimanche: 13h – 19h

Librairie

32, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris

du mardi au vendredi: 10h – 18h

samedi et dimanche: 13h – 19h

Renseignements/réservations

ccs@ccs-paris.com

T +33 1 42 71 44 50

du lundi au vendredi: 10h – 18h

Programmewww.ccs-paris.com, Facebook

newsletter mensuelle.

Inscriptions : newsletter@ccs-paris.com**Insert d'artiste****Freistilmuseum**

Christoph Gossweiler Né en 1950 à Hüttlingen, Christoph Gossweiler vit et travaille aujourd'hui à Strengelbach. Il monte sa première expo personnelle en 1975, à la Galerie Média de Neuchâtel. En 1980, Olivier Mosset organise une exposition d'Armleder, Gossweiler, Federle au C-Space à New York. En 2006, il participe à l'exposition collective du Centre culturel suisse à Paris intitulée « *Peintures Aller Retour* ». En 1975, dans la région de Zofingen, se crée un collectif d'artistes auquel participe Christoph Gossweiler. Ce collectif appartient à ce qu'on a appelé dans les années 70 la « critique institutionnelle » et fait de son espace d'exposition, la Dritte Galerie, un lieu d'expérimentation. C'est là que naît, trois ans plus tard, le Freistilmuseum, soit en français « Musée du style libre », qui existe toujours. Depuis trente ans donc, le Freistilmuseum construit des corpus d'images à partir d'un vaste stock iconographique provenant de différentes zones de la culture populaire, de la carte postale aux affiches publicitaires en passant par les magazines. Cette base documentaire a été constituée dans l'unique but de servir de support à des expositions. Combinées librement, les collections du Freistilmuseum plongent dans notre mémoire collective et proposent une lecture originale des productions d'images dans le XX^e siècle. Après la création d'une salle « à disposition » au Musée jurassien des arts de Moutier, le Freistilmuseum a été accueilli à Lausanne, dans les locaux de Circuit, durant une année, en 2001, puis régulièrement depuis 2002. Christoph Gossweiler est représenté par la Galerie Hubert Bächler à Zurich.

Tarifs

Soirées: 2 à 10 €

L'équipe du CCS

codirection : Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser

administration : Katrin Saadé-Meyenberger

communication : Elsa Guigo

production : Celya Larré

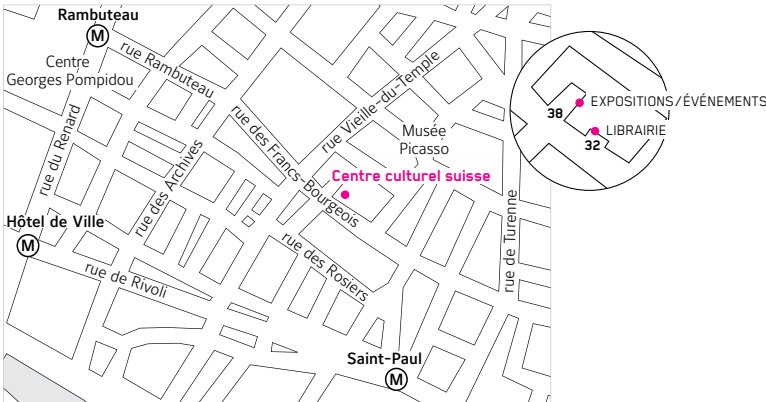
technique : Stéphane Gherbi, Kevin Desert

librairie : Emmanuelle Brom, Andrea Heller

rédaction *Le Phare*: Sylvie Tanette

accueil : Antoine Camuzet, Amélie Gaulier,

Margot Jayle, Elise Pernet



fondation suisse pour la culture

prchelvétia**Partenaires média****INROCKMUSIC****MOUVEMENT****ESPACE 2**
LA VIE C'EST CULTURE**Le Journal des Arts****VOIX****Association des amis**
du Centre culturel suisse de Paris

Cette association d'amis a été créée afin de contribuer au développement et au rayonnement du Centre culturel suisse de Paris, tant en France qu'à l'étranger. Elle vise aussi à entretenir des liens vivants et durables avec tous ceux qui font et aiment la vie culturelle suisse.

— **Le voyage en 2011****Biennale de Venise, du 24 au 26 juin 2011.**

Voyage guidé par les directeurs du CCS.

Programme complet sur www.ccs-paris.com— **Les avantages**

Entrée gratuite aux activités organisées par le CCS.

Tarifs préférentiels sur les publications.

Envoi postal du Phare, journal du CCS.

Voyages de l'association.

Catégories d'adhésion

Cercle de soutien: 50 €/75 CHF

Cercle des bienfaiteurs: 150 €/225 CHF

Cercle des donateurs: 500 €/750 CHF

Association des amis du Centre culturel suisse

c/o Centre culturel suisse / 32, rue des Francs-Bourgeois /

F – 75003 Paris

lesamisduccsp@bluewin.chwww.ccs-paris.com**Prochaine programmation**Amy O'Neill, *Petting Area*, 2009 (élément pour l'exposition au CCS)— **Du 7 mai au 17 juillet 2011****Amy O'Neill**, exposition personnelle

Et plusieurs événements pluridisciplinaires, dont :

— **Le 19 mai 2011****Conférence de Peter Zumthor**

en collaboration avec le Centre Georges Pompidou

— **Du 8 au 10 juin 2011****Festival Extra Ball**

Carte blanche au FAR°, Festival des arts vivants/Nyon

Gagnez en évasion Gagnez du temps Gagnez la Suisse

TGV Lyria, l'esprit léger.
Excursion solitaire, week-end en amoureux ou voyage entre amis,
rejoignez la Suisse grâce à un moyen de transport
convivial, rapide et écologique.

Jusqu'à 19 A/R par jour au départ de Paris,
à destination de Genève, Lausanne, Zurich, Bâle,
Berne et Neuchâtel.

www.tgv-lyria.com

© Alexis Armanet / TGV Lyria - Lyria SAS, capital de 80'000 €, RCS Paris B 428 678 627 - 25 rue Tilton, 75 011 Paris - France



Lyria
L'harmonie du voyage

TGV Lyria, membre de  Railteam